

# **FONDATION HOPITAL SAINT JOSEPH**

**77° Anniversaire de la mort de Jean-Baptiste FOUQUE**

## **COLLOQUE**

**Les Collaborations sollicitées par l'abbé Fouque**

**Vendredi 5 décembre 2003**

Eucharistie, présidée par Monsieur le Cardinal Bernard Panafieu.

Colloque, présidé par Monsieur Régis Bertrand.

La Fondation Hôpital Saint Joseph aujourd'hui, par Monsieur le Président Antoine Dubout.

# **PARTICIPANTS**

## ***Clergé catholique, Religieux et Religieuses***

Monseigneur le Cardinal Bernard Panafieu, Archevêque métropolitain de Marseille  
Monseigneur Bernard Ardura, Secrétaire de la Congrégation vaticane pour la Culture  
Monseigneur Jean-Pierre Ellul, Curé de la Basilique du Sacré Coeur

Pères Louis Bos, Chapelain à Notre Dame de la Garde  
Michel Brondino, Supérieur des Pères de Timon David  
Frédéric Delestrade, Prêtre à la Paroisse Saint Loup  
Jean-Baptiste Falletti di Villafalletto, Aumônier à l'Hôpital Saint Joseph  
Pierre Fontez, Aumônier à la Clinique Sainte Elisabeth  
Xavier Lespagnol, des Pères de Saint Pierre es Liens, Curé de la Paroisse Sainte Emilie de Vialar  
Robert Levet, Chapelain à Notre Dame de la Garde  
Jean-Marie Maestruggi, Aumônier à l'Hôpital Saint Joseph  
Bruno Saintôt, Responsable du Département Théologie à la Communauté Jésuite de la Baume les Aix

Carmel Busutil, Diacre, aumônier de l'hôpital du Camas

Communauté des Frères de Saint Jean de Dieu  
Bernard Delaby, Infirmier

Communauté des Dominicaine de la Présentation de Tours,  
Sœur Marie-Pierre Arnulf,  
Communauté des Sœurs de la Sainte Famille de Bordeaux,  
Sœur Jeannine Denamiel,  
Communauté des Sœurs de la Famille Missionnaire de Notre Dame,  
Communauté des Sœurs Dominicaines du Saint Nom de Jésus,  
Communauté des Filles de la Charité, Saint Vincent de Paul, L'Angélus et Lycée Saint Vincent de Paul,  
Communauté des Sœurs de Marie Immaculée, Institut des Jeunes Aveugles.

## ***Communauté Musulmane***

Monsieur Mustapha Ben Ammar, Aumônier Musulman de l'Assistance Publique, Hôpitaux de Marseille.

## ***Communauté Israélite***

Monsieur Ary Samoun, Aumônier Israélite de l'Assistance Publique, Hôpitaux de Marseille, excusé.

## ***Personnalités civiles***

Monsieur Guy Tessier, représenté par Monsieur Jean Yves Perrier, Adjoint à la Culture,  
Monsieur Dominique Tian, Député des Bouches du Rhône,  
Monsieur Claude Valette, Adjoint à l'Urbanisme.  
Madame Martine Ferreti Louradour, Conseil Général des Bouches du Rhône

## ***Conférenciers***

Régis Bertrand  
Alain Gavoty



## **Œuvres et Associations de l'Abbé Fouque**

### **Les Amies du Foyer :**

Louis Plaindoux, Président  
Jean-Louis Plaindoux, Directeur  
Bernadette Blachère  
Marie-Louise Paul

### **Cours Saint Thomas d'Aquin :**

Jean-Jacques Bruxelles, Directeur  
Roselyne Aurenty, ancienne

### **Association Jean-Baptiste Fouque pour l'Aide à l'Enfance :**

Jeanne Segond, Présidente  
Jacques Brunet, Président honoraire  
François de Bez, Président honoraire  
Philippe de la Paillonne, Directeur  
François Dumaine, Administrateur  
Bruno Nalin  
Jean Paturel  
Jean-Raymond Legrand, Educateur  
Robert Gomez, Directeur du Centre Rochefonds  
Henri Rampal, Président de l'Ecole Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus

### **Fondation Hôpital Saint Joseph :**

Antoine Dubout, Président  
Alain Storione, Président honoraire  
Bruno Fabre, Président honoraire  
Robert Oddo, Administrateur  
Denis Rastoin  
Jean-Paul Rocca-Serra, Président de la Commission de Réflexion Ethique  
Paul Roux  
Jean-Pierre Fabre, Directeur Général  
Florent Rovello, Directeur  
Stéphane Campagnola, Directeur  
Paul Bartoli, Médecin  
Louis Hartung, Médecin  
Jacques Lalain, Directeur de la Maison Fernande Berger  
Marie-Amélie Guevel, ancienne gouvernante  
Albane Formeau, Equipe d'aumônerie chrétienne  
Elvire Serrat, Equipe d'aumônerie chrétienne.

### **Maison de Retraite La Salette Montval :**

Pierre Viallet, Président  
Henry Thibaut, Vice Président  
Gilles Fabre, Directeur

### **Résidence Marengo, Habitat Pluriel :**

Michèle Jannin

### **Paroisse de la Sainte Trinité :**

Danielle Araud  
Jeanne Torti

### **Paroisse d'Auriol :**

André Mathoulin et l'Orchestre Liturgique

## **Autres Associations**

Association pour la Promotion des Soins Palliatifs : Thérèse Dassonville

Secours Catholique : Jean-Louis Chevalier, Président

Bernard Allègre, Trésorier

Marie Louise Jacquet-Francillon, Point santé

Enfants du Monde : Monique Bidoire

Domicil : François Léandri

Association Provence Alzheimer : Paul Combet

ISM La Cadenelle : Gérard de Laleu

## **Autres Auditeurs**

Micheline Agostini, Avocat Honoraire

Marie Antoinette Arnaud

Martine et Bernard Bauchet

Pierre Benedetto

Nicolas Baptiste Bertrand

Marie-Claire et Jean Biscarie

Josée et Claude Boutin

Nelly Céard

Alain et Jacqueline Chadeau

Jacques de Logeri

Jean de Volontat

Thierry et Marie D'Hautefeuille

Michel du Laurens

Marie Filippini

Didier Garnier

Alain, Marie-Béatrice, Delphine et Pierre Gavoty

Jean-Marie Giacomont, Cadre Infirmier

Eugène et Marie Guiet

Philippe Huguier

Franck Leonardis

Nicolas Mancino

Augusta Merlac-Andrieu enseignement catholique

Elizabeth Muret

Roland Nanna, médecin

Pierre Rastoin

Eliane Richard, Historienne

Michel Schmieder

Jean-Gérard Tine

Alexis et Thérèse Valdelièvre

Francine Valette

Bernard Vieil

Jean-Claude Yasidjian, Cadre de santé, Hôpital

Edouard Toulouse et Clinique de la Casamance

## **Régis BERTRAND**

*Messeigneurs, mes Pères, mes Soeurs, Mesdames et Messieurs, je tiens à remercier les organisateurs de ce colloque, de m'avoir proposé de présider cette partie historique, en ce jour qui est celui du 77<sup>ème</sup> anniversaire de la mort du Père Fouque, et je dois dire, que j'ai n'ai d'autre compétence, ici, que d'avoir été avec mon collègue Jean-Dominique DURAND, l'un des deux experts historiques qui ont été nommés par Monseigneur PANAFIEU au début de cette cause en canonisation dont s'occupe actuellement Monseigneur ARDURA.*

*Evidemment c'est là le début d'une grande aventure pour tous ceux qui admirent l'abbé FOUQUE et je me réjouis tout particulièrement de ce type de réunions comme celle de ce soir qui permettront d'en connaître davantage, qui permettront de mieux approfondir des aspects d'une personnalité absolument exceptionnelle, celle donc de Jean-Baptiste FOUQUE.*

*Ce soir en particulier le thème est extrêmement intéressant qui est celui des collaborateurs laïques et religieux de l'abbé FOUQUE. Avant de céder la parole à celles et ceux qui ont étudié plus particulièrement tel ou tel aspect de ce grand sujet, je voudrais simplement rappeler en quelques mots le contexte historique de l'action de l'abbé FOUQUE.*

### **Le contexte historique de l'action de l'abbé Fouque.**

La vie et l'œuvre de l'abbé Fouque (1851 – 1926) se déroulent entre le Second Empire et l'Entre-deux-guerres et son action à partir du moment où il est adulte jusqu'à sa mort, se déroule globalement dans un contexte local et national qui n'était pas favorable à l'action d'un prêtre. Il n'en a eu que plus de mérite pour les nombreuses œuvres qu'il a néanmoins fondées.

D'abord, le contexte local. Je voudrais rappeler que, il s'agit d'une ville qui connaît alors son apogée économique. A la naissance de Jean-Baptiste Fouque, Marseille comptait 195 253 habitants ; et l'année de son ordination en 1876, elle en avait 318 868. Les 500 000 habitants furent atteints au recensement de 1901, Marseille devient à ce moment-là, la seconde ville de France alors que depuis des siècles c'était Lyon. Elle avait 652 000 habitants à sa mort en 1926. Donc au cours de sa vie il a vu cette ville passer d'environ 150.000 habitants à 600.000 habitants ce qui représente une expansion considérable. La vie de l'abbé Fouque correspond donc, à la fois, au moment où Marseille va au devant de ses faubourgs et de ses banlieues se déploie à travers son terroir et aussi le moment du grand essor portuaire et industriel



marseillais. Cet essor de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle et du début du XX<sup>e</sup> siècle. Sous le Second Empire d'abord très grande période de l'histoire de Marseille puis, ainsi qu'au début de la seconde république puis après la crise marseillaise des années 1880 – 1890, qui est très dure, dans les années qui précéderont la Première Guerre mondiale, où la ville connaît une sorte de second apogée. A ce moment-là, elle est le premier port méditerranéen de marchandises, un grand port de voyageurs et un grand site d'industries commerciales. Les bassins artificiels du nouveau port se développent à l'abri de la digue du large ; une multitude d'ateliers et d'usines hérissent le paysage urbain de cheminées qui vont disparaître au milieu du 20<sup>ème</sup> siècle. Par ailleurs cette expansion de la ville est aussi une expansion démographique qui modifie la population. Depuis des siècles le bassin démographique marseillais avait avant tout été avant tout constitué par la Provence, le bas-Languedoc, la chaîne des Alpes, le Piémont et la Ligurie. Il s'élargit considérablement au cours du XIX<sup>e</sup> siècle au Massif Central, en particulier aux Cévennes, à la Corse, à l'ensemble de la France, et il faut y insister la migration, pendant toute la période de l'abbé Fouque c'est d'abord avant tout, une migration Française inter-régionale française, beaucoup plus qu'étrangère. D'autre part, il s'élargit aussi à la Belgique, l'Allemagne ou la Suisse, à l'ensemble de l'Italie, et non plus simplement aux zones qui étaient proches de la frontière française. Peu avant la Première Guerre Mondiale un industriel marseillais fait venir les premiers Maghrebins et après la Première Guerre Mondiale la migration Arménienne devient massive. Au total, donc, l'abbé Fouque va se trouver confronté aux problèmes des grandes villes qui ne peuvent maintenir leur population et surtout l'accroître qu'au prix d'un flux important de migrants. Et il va trouver des solutions tout à fait originales pour certaines catégories de ces populations qui sont affrontées au déracinement.

Par ailleurs, l'Eglise de Marseille est au temps de l'abbé Fouque confrontée à des défis tout à fait nouveaux, qui n'étaient pas propres à la ville, mais qui vont y prendre un aspect particulier. Les décennies qui suivent en 1861 la mort de Saint Eugène de Mazenod sont marquées par la découverte de l'ampleur de la désaffection religieuse. Et c'est une découverte nouvelle. En effet, dans cette ville à la démographie rapide pendant toute la première moitié du 19<sup>ème</sup> siècle, pendant, en particulier le long épiscopat du fondateur des Oblats, la croissance de la population a suffi à augmenter le nombre absolu des assistants à la messe dominicale jusqu'aux environs de 1862. C'est donc là un phénomène qui n'est perçu qu'assez tard et qui de fait datait de plus loin. Mais les travaux de l'abbé Charpin ont montré que les pratiquants réguliers dès 1862, ne constituaient environ que 30% de la population et que leur nombre se serait stabilisé autour de 80 000 personnes sous la Troisième République, alors que la population continuait de s'accroître. Ce qui fait que les pratiquants réguliers ne constitueront plus que 16% de la population en 1901. Et il est net que c'est à partir du moment où ainsi le décalage s'instaure entre une population qui continue d'augmenter fortement et dont il faut rappeler qu'elle est en très grande majorité originaire de régions catholiques de la France ou de l'Europe ; c'est donc dans ce décalage que l'on perçoit à partir du début de la troisième République les



problèmes de la désaffection religieuse. En particulier, comme d'ailleurs dans les autres villes, comme d'ailleurs à Paris dès le 18<sup>ème</sup> siècle c'est le déracinement d'une part croissante de la population qui semble avoir accentué son détachement de la pratique religieuse, faute, peut-être, d'une perception suffisante du problème. Néanmoins ce détachement fait de beaucoup de ces catholiques des pratiquants occasionnels ou des pratiquants des grands rites de passage, des grands sacrements susceptibles en particulier de participer aux grandes processions et aux grandes cérémonies de l'année.

Un problème bien plus net et bien connu à Paris aussi avec la chute de l'Empire ou plus exactement un peu avant. C'est le problème de la montée d'un anticléricalisme qui est souvent à plusieurs reprises à Marseille très virulent et en effet immédiatement après la chute de l'empire au 4 Septembre 1870 la résidence des Jésuites qui était alors à la Mission de France rue Tapis Vert et qui était le siège de plusieurs associations en particulier du Cercle catholique qui rassemblait des membres de la bourgeoisie portuaire est l'objet d'une attaque de la part d'une bande armée.

Par ailleurs, Marseille, très tôt connaît un radicalisme politique qui fait que c'est une des premières villes où se marquent un certain nombre de manifestations très hostiles à l'Eglise, en particulier à l'Eglise dans la rue et dès 1872 la municipalité républicaine Guinot interdit les processions et en particulier les deux grandes processions marseillaises les plus fastueuses, celles de la Fête-Dieu et du Sacré-Cœur, qui constituaient les manifestations de très loin les plus spectaculaires du catholicisme marseillais. L'arrêté fut d'abord annulé par le préfet, mais en 1878 l'interdiction était reprise par la municipalité Maglione et dans le contexte très différent puisque entre temps les républicains s'étaient installés au pouvoir et cette interdiction devint définitive pratiquement pour toute la vie de l'abbé Fouque. Marseille s'avère être aussi dès les débuts de la Troisième République l'un des premiers bastions du républicanisme avancé en France. Bien plus encore, le congrès constitutif du Parti ouvrier français, premier parti socialiste français, s'y tient d'ailleurs en 1879. C'est à Marseille qu'est élu pour la première fois un député socialiste, le premier député socialiste, en 1881 Clovis Hugues, élu par le quartier de la Belle de Mai. Les socialistes accèdent en 1892 à l'Hôtel de ville avec le premier mandat du docteur Siméon Flaissières qui a une position marginale très vite par rapport au grand courant de la gauche française mais qui en revanche est très fortement teinté d'anticléricalisme. Et c'est également cette période au niveau national qui est marquée par les lois concernant les congrégations les lois d'abord des années 1880 et puis ensuite celles du début du 20<sup>ème</sup> siècle qui conduisent en 1905 à la séparation de l'Eglise et de l'Etat.

L'action de l'abbé Fouque va être marquée par trois dates qui ont très fortement marqué la mémoire collective du catholicisme marseillais. D'abord, l'émeute anticléricale du 2 juillet 1878, où des républicains tentèrent de renverser la



statue de Mgr de Belsunce qui s'élevait alors sur le cours qui porte son nom et défoncèrent les portes de la résidence des Jésuites à la rue Tapis Vert. L'assassinat le 27 février 1884 par l'anarchiste Louis Chave de la bienheureuse Marie de Jésus Deluil-Martigny au monastère de la Servianne qu'elle avait fondé. Enfin à la fin de la vie de l'abbé Fouque qui a été une des victimes les graves événements du 9 février 1925. Une réunion privée de la « Ligue de Défense religieuse et d'Action catholique » tenue dans la salle Prat fut dénoncée par le maire Siméon Flaissières en des termes qui me paraissent aujourd'hui d'une virulence stupéfiante puisqu'il déclara que cette réunion était susceptible de conduire la France à « un odieux et révoltant fascisme »; les participants venus en foule furent assaillis par des manifestants d'extrême gauche munis de pierres et de matraques. Il y eu dans les rangs catholiques deux morts et trois cents blessés, parmi lesquels l'abbé Fouque, alors septuagénaire.

C'est donc dans une atmosphère qui est globalement au niveau national très difficile pour l'Eglise de France, qui à bien des égards l'est aussi à Marseille d'une façon particulièrement marquée, que l'abbé Fouque va dérouler son action. Et cela explique un certain nombre de traits de son action.

Alors, d'abord premier trait, le catholicisme Marseillais comme d'ailleurs plus largement le catholicisme français s'efforce de répondre à cette volonté de sécularisation des républicains par une importante action sociale, par ce que Gérard Cholvy a appelé le rempart des œuvres catholiques. Même si les catholiques ne sont pas les seuls à créer des œuvres dans les grandes villes, même s'il y a une importante action protestante et également juive et que dans les trois quarts des cas la préoccupation est souvent de protéger les membres de chaque confession à la fois des autres et des institutions laïques ou devenues laïques. L'abbé Fouque va donc participer à cette multiplication considérable de création d'œuvres sociales qui va marquer la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et les premières décennies du XX<sup>e</sup> siècle. Par ailleurs il faut souligner qu'il s'inscrit dans une longue postérité dans ce diocèse de Marseille. Une postérité qui est en quelque sorte double. Alors d'abord il y a un héritage dans lequel le diocèse de Marseille est pionnier dans la catholicité, c'est l'héritage de l'œuvre de jeunesse qui ne date même pas du début du XIX<sup>e</sup> comme on le croit mais du milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, ce sont les Prêtres du Sacré-Cœur dits du Bon Pasteur, congrégation société de prêtres créée par Monseigneur de Belsunce qui ont mis au point avant la révolution l'œuvre de jeunesse qui ont créé les Pères de jeunesse dont l'un d'entre eux, l'abbé Tauber a inventé la pastorale sous la forme d'une saynète extrêmement pieuse.

D'autre part, ces prêtres du Sacré Cœur, aidés très vraisemblablement par le réseau des anciens des œuvres de jeunesse, ont joué un rôle essentiel de l'An II à l'An V au cœur de la révolution pour assurer le culte clandestin à Marseille. Et enfin, l'un des derniers agrégés de la société, l'abbé Jean-Joseph Allemand (1772-1836), réorganisa dès 1799 l'œuvre de jeunesse pour les adolescents en recrutant dans les



classes moyennes. C'est l'Oeuvre Allemand qui existe toujours et qui a plus de deux siècles. Et puis dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, des essais sont faits pour créer des œuvres de jeunesse en dehors des classes moyennes, en particulier pour cette classe ouvrière qui se développe à Marseille. Certains de ces essais échouent, l'un d'entre eux, celui de l'abbé Julien est resté célèbre parce que c'est dans son cadre que Antoine Maurel qui par ailleurs est un pionnier de la Mutualité marseillaise, va créer la Pastorale en provençal qui porte son nom, cette deuxième génération de pastorale en quelque sorte. Mais enfin l'œuvre de la jeunesse ouvrière va être mise au point par l'abbé Joseph-Marie Timon-David qui va fonder en 1847-1849, cet autre type d'œuvre et va lui apporter ses qualités d'organisation, une méthode pédagogique lentement affinée qui va avoir un rayonnement considérable que l'on retrouve par exemple en Belgique dans un grand nombre de régions y compris en dehors de la France. Il est évident que Jean-Baptiste Fouque va être très fortement marqué par l'œuvre de la jeunesse ouvrière de l'abbé Timon-David, d'autant qu'il va être aussi l'élève de l'école créée par l'abbé Timon-David et il a été très fortement sensibilisé au problème de la jeunesse par la fréquentation même de Timon-David.

Et puis l'autre grand aspect l'autre grand héritage de l'action sociale du clergé marseillais c'était les institutions de protection sociale. Et là, parmi les plus célèbres on peut citer l'abbé Vitagliano avec son orphelinat, l'abbé Fissiaux dont nous allons reparler, l'abbé L.-T. Dassy le créateur de l'institut des jeunes sourds-muets et aveugles près de Notre Dame de la Garde et bien d'autres, l'abbé Guilleul par exemple, un des vicaires de la Trinité qui précède l'abbé Fouque et qui a créé la Petite Oeuvre. Autant d'exemples donc pour lui auxquels se sont ajoutés des congrégations venues de l'extérieur et installées à Marseille. La plus importante sans doute de ce point de vue étant les Salésiens de Don Bosco. Il est assez vraisemblable que l'abbé Fouque a été attentif aux méthodes d'éducation fondées sur la prévention qui avaient été expérimentées par Don Bosco à Turin. Enfin l'action de l'abbé Fouque s'inscrit plus immédiatement dans le contexte de l'encyclique *Rerum novarum* de Léon XIII, promulguée en 1891, qui donna une forte impulsion au catholicisme social et dont, là aussi, le retentissement a été très important..

Alors tout de même et c'est un point sur lequel nous allons revenir à plusieurs reprises, la démarche de l'abbé Fouque semble en première analyse, différente de celle de la plupart des autres fondateurs d'œuvres qu'avait précédemment connu Marseille. En effet, tous avaient choisi de se spécialiser dans une action spécifique, et la plupart d'entre eux s'y étaient dévoués à plein temps. Dans un secteur d'assistance bien défini par exemple l'abbé Dassy ou bien l'abbé Fissiaux. Et puis tous s'étaient dotés de collaborateurs ou collaboratrices en créant une congrégation religieuse. Rien de tel chez Jean-Baptiste Fouque. D'abord il reste simple prêtre paroissial, il ne devient pas directeur à plein temps de l'une de ces institutions, il n'élabore pas comme nombreux d'autres une méthode, il a une démarche qui est foncièrement pragmatique et qui le conduit à rester au plus proche des populations démunies et souffrantes à l'écoute



dans son confessionnal de toutes sortes de problèmes et de détresses. D'autre part, l'abbé Fouque va innover ainsi en percevant de nouveaux besoins en découvrant des difficultés, en découvrant des formes de misères et de dénuements et va agir avec pertinence et efficacité. Un simple exemple, peu avant sa mort projetait-il de créer une maison de retraite pour les anciennes servantes celles dont les Petites Sœurs des pauvres ne voulaient pas parce que leurs maîtres leur avait laissé quelques rentes, et donc elles avaient quelques moyens mais qui connaissaient tout de même une fin de vie isolée et difficile. Il ne l'a pas pu, mais ce simple détail est significatif de son souci d'aller sans cesse plus loin dans l'action à l'égard de problèmes qu'il pouvait détecter.

La grande différence bien sur c'est que, à la différence de l'abbé Vitagliano ou bien de l'abbé Fissiaux ou bien de Timon-David évidemment, l'abbé Fouque n'a jamais pensé à se doter d'auxiliaires ayant fait vœu de vie consacrée en fondant sa propre congrégation religieuse. Bien entendu le contexte des luttes anticléricales en particulier à l'égard des congrégations ne s'y prêtait pas, c'est vrai, et il faut replacer l'ensemble de son action dans ce contexte très difficile pour les congrégations.

D'autre part, l'un des traits très significatifs de l'œuvre de Jean-Baptiste Fouque est la part d'initiatives et d'actions qu'y ont pris les laïcs. L'abbé Fouque semble avoir tôt compris quel appui il pouvait trouver auprès de chrétiens convaincus et militants, non seulement pour financer ses œuvres et constituer un bureau d'administration mais surtout pour les animer et les diriger quotidiennement. Il faisait pleinement confiance au dévouement et à la disponibilité de quelques collaborateurs et collaboratrices laïcs auxquels il a délégué de larges fonctions et qui prenaient en charge les œuvres qu'il créait jusqu'à ce qu'elles soient viables et même dans certains cas aussi longtemps que les forces de ses collaborateurs le leur permettaient. L'abbé Fouque une fois que grâce à ses collaborateurs avaient pu démarrer quelques unes de ces œuvres nouvelles, il s'efforçait alors, non sans difficultés initiales souvent, de convaincre un institut religieux d'en assumer la continuité, la pérennité, d'en permettre le développement ce qui évidemment, seule une famille religieuse pouvait faire. Mais il est évident que s'il y avait là une sorte d'idéal avec en particulier les religieuses hospitalières, les religieux de l'Assistance, les religieuses éducatrices, aussi il y avait là chaque fois évidemment des difficultés étant donné que nous sommes dans une période très difficile ne serait-ce que pour le recrutement étant donné aussi que le diocèse de Marseille demandait beaucoup au reste de la France sinon d'ailleurs et fournissait en revanche assez peu de recrues que donc, il y avait là une sorte d'échange inégal à un moment où ces institutions traversaient une période délicate et c'est aussi un des aspects du charisme de l'abbé Fouque que d'être arrivé à ses fins c'est à dire d'avoir obtenu chaque fois qu'il l'a jugé utile qu'une famille religieuse assure donc par son dévouement et sa compétence et aussi par le transfert constant de membres d'une maison à une autre la continuité de ces créations.

La vie de l'abbé Fouque est ainsi jalonnée par ces hommes et par ces femmes consacrés ou non qui l'ont suivi et l'ont secondé discrètement. Ils sont restés jusqu'ici

très mal connus et le colloque de ce soir va justement nous permettre de les connaître, ce qui fait que je vais désormais passer la parole à chacun de ceux qui vont nous éclairer sur un aspect de cette collaboration multiforme.



## Alain GAVOTY

Mesdames, Messieurs,

Me retrouver parmi vous ce soir à l'hôpital Saint-Joseph pour fêter l'abbé Jean-Baptiste Fouque et parler des débuts de l'Hôpital Saint-Joseph, c'est un peu faire jaillir du secret de mon cœur pour vous l'offrir en comité restreint quelques souvenirs jusqu'alors disparates enfouis dans la discrète mémoire collective de ma famille.

Monsieur Bruno Fabre et le Père Jean-Marie Maestraggi ont probablement su trouver les mots pour éveiller ma conscience affective et susciter en moi l'opportunité et l'envie de mettre en lumière devant vous ce soir autour du thème : Madame Jacques et l'achat des bâtiments, une belle et déjà lointaine histoire.

Je dédie, en premier lieu à toute ma famille, le fruit de ce patient travail de compilation qui remémorera à certains jeunes et moins jeunes si besoin était, l'histoire et la chronologie des faits ainsi que le pouvoir d'alchimie chrétienne qui présida sans faille, au fil des générations, à une exemplarité communicatrice qui ne peut que pousser au respect, à l'admiration et à la reconnaissance de ses descendants.

La première partie de cette intervention sera réservée à l'historique, beaucoup moins brillant que celui que vient de nous faire le Professeur Bertrand, elle portera sur l'acquisition, par ma trisaïeule Madame Jacques, du couvent des Sacramentines, futur Hôpital Saint-Joseph.

Une seconde, un peu plus étoffée, mais purement familiale, portera, quant à elle, sur l'origine des Jacques, leur histoire et celle de leurs descendants directs Gavoty et Fonscolombe.

Nous commençons donc par un bref historique de l'acquisition du couvent des Sacramentines futur hôpital Saint-Joseph par Madame Pierre-François Jacques.

Début octobre 1864, le Petit Séminaire de Marseille quitta le quartier du Rouet pour venir s'installer rue d'Alger en lieu et place des Sœurs de l'Adoration Perpétuelle du Saint Sacrement (dites Religieuses Sacramentines) qui optèrent pour un établissement plus important que le leur, situé entre le Prado et le Rouet.

Les Sacramentines occupèrent pendant une quarantaine d'années leur vaste Couvent en retrait du Prado, Couvent qui deviendra un jour l'Hôpital St-Joseph.

Par suite de la rupture des relations entre le Gouvernement Émile COMBES et le Saint Siège, la Congrégation des Sœurs de l'Adoration Perpétuelle du Saint Sacrement fut dissoute par la Loi du 7 Juillet 1904 et le Monastère du 183 Avenue du 1<sup>er</sup> Prado, ravi à leurs légitimes propriétaires, en vertu de la Loi du 9 Décembre de la même année.

Dépossédées de leur immeuble et mises dans l'obligation de se séparer, les Religieuses virent avec une douleur bien légitime cette maison de prières devenir la propriété de l'État et subir une transformation qui devait consacrer, pour ainsi dire, son vol accompli.



Le Couvent du Prado fut mis en vente à l'audience des Criées du Tribunal Civil de Marseille le 10 Août 1905. Dès qu'il en fut avisé, l'abbé FOUQUE vit tout de suite le parti qu'il pourrait tirer de ce vaste établissement pour ses œuvres présentes et futures.

Bien entendu, comme toujours (écrit l'abbé GANAY), Jean-Baptiste FOUQUE n'avait pas le premier sou pour acheter quoi que ce soit. Qu'à cela ne tienne..., à défaut d'argent il avait un trésor sûr et inépuisable : sa foi en la Divine Providence.

Encouragé par ses amis de l'Œuvre de la Protection de la Jeune Fille, dopé par les quelques tentatives infructueuses d'achat de bâtiments des douze derniers mois, assuré des autorisations indispensables de ses Supérieurs Religieux, l'abbé FOUQUE « alla hardiment trouver une bonne chrétienne, Madame JACQUES, mère de Madame Charles GAVOTY (mon arrière grand-mère paternelle), lui demandant pour l'Amour de Dieu, de bien vouloir acheter l'Immeuble des Sacramentines afin de le lui louer".

Madame JACQUES, conquise par la pertinence des projets et par l'enthousiasme et le zèle infatigable de l'abbé, accéda de grand cœur à sa requête le 9 Août 1905 pour autant que les enchères lui fussent favorables et pour autant que l'acquisition se fit bien en vue d'établir en ces lieux l'Œuvre pour la Protection de la Jeune Fille. A la réserve près, que si un jour, les circonstances permettaient aux Religieuses Sacramentines de se reconstituer, Madame JACQUES ou ses héritiers ne feraient alors aucune difficulté pour revendre à la Communauté l'entier immeuble, à charge pour la dite Communauté de restituer la totalité de la somme préalablement versée pour son acquisition. Le 10 août 1905, ma trisaïeule Madame JACQUES, fut adjudicataire du Monastère des Sacramentines au prix de 135.600 Francs-or plus les droits.

L'abbé FOUQUE a désormais à sa disposition un grand terrain et un important édifice lui autorisant les longs espoirs et les vastes pensées comme il le disait. Un bel Hôpital et une vaste Église s'élèveront quinze ans plus tard sur cet emplacement magnifique.

Le 28 Août 1905, l'Œuvre de la Protection de la Jeune Fille quitta le 14 rue Fongate pour occuper l'immeuble de l'Adoration dont les aménagements à peine commencés - réparation de tous les murs, réfection des plafonds, cellules, sacristies et escaliers, mise en place de l'éclairage au gaz, transformation de la cuisine, de la buanderie, des réfectoires, des dortoirs en infirmerie, etc. - ne se terminèrent que début 1906. Madame JACQUES mourut le 2 Février 1915, passant le flambeau à sa fille Delphine (Mme Charles GAVOTY).

Au travers des rares courriers conservés ou expurgés par les ans et l'intérêt ou pas des générations qui suivirent, j'ai relevé que les Sœurs Sacramentines cherchèrent par tous moyens et à divers moments depuis 1905 à récupérer leur Couvent. Elles ne furent définitivement déboutées par le Tribunal de la Sainte-Rote de Rome qu'en Juillet 1916. L'avocat de la famille qualifia l'acharnement des Sœurs « d'enragé » et se réjouit d'avoir su convaincre leur avocat, pendant la période allant de fin 1913 à janvier 1916, à renoncer à son mandat et à "persuader ces dernières de se calmer"!



A défaut de document successoral sur le sujet dans les archives familiales et compte tenu de la situation financière éternellement précaire de l'abbé FOUQUE, je ne peux que déduire sans grand risque d'erreur que le Couvent lui a définitivement été offert après juillet 1916, par mon arrière grand-mère Delphine GAVOTY, née JACQUES.

Nous abordons la deuxième partie qui sera un peu plus longue.

Qui sont les JACQUES ? D'où viennent-ils ? Pourquoi se sont-ils établis à Marseille et où ? Et qui sont leurs descendants ?

Afin de vous permettre de mieux situer ma trisaïeule Madame Jacques, je vous propose un retour en arrière de deux générations avant elle, ou six avant moi, si vous préférez, un peu avant la Révolution Française.

- Antoine JACQUES - Maître Fabricant de Soie, décède à Dardilly (dans le Rhône) en 1775, laissant à sa mort 5 enfants : Pierre, Jean, Cathelin, Joseph et Claudine.

- Son fils aîné, Pierre JACQUES, héritier universel - futur Négociant établi au Quai de Flandre à Lyon se marie en 1782 à Marie CREPU - fille de Vignerons installés au Château de Sorval.

- Marie est la propre tante du très Saint Curé d'Ars - Jean-Marie VIANNEY, dont la mère n'est autre que l'une de ses 3 sœurs, Eléonore, Madeleine ou Jeanne

- Pierre JACQUES décède en 1791, laissant son épouse après 9 ans de mariage, veuve à 26 ans avec 4 enfants mineurs à charge, Eléonore (7ans), Etienne (5 ans), Pierre François (3 ans), Simon Pierre (2 ans).

- Marie, nommée tutrice, préside dès lors avec autorité et courage aux destinées de l'Affaire de Négoce de son défunt mari et à l'éducation et au devenir de ses 4 enfants:

- Eléonore, l'aînée, entre chez les Dames de la Charité de Limoges et en devient en 1817, Supérieure de l'Ordre à Bordeaux.

- Etienne, la seconde, entre elle aussi dans les Ordres, et devient Supérieure des Dames de St-Charles à Villefranche sur Saône.

- Simon-Pierre, le cadet, est abbé du Diocèse de Lyon.

- Quant au troisième, Pierre François Balthazar, il en faut un, il se marie en 1809 un an après son émancipation.

Aussitôt, ses 4 enfants établis (ou presque) dans la vie, Marie JACQUES entre elle aussi, au Couvent, rouvre en 1808 la Communauté de St-Joseph des Chartreux de Lyon fermée depuis la Révolution, réforme par la suite la Branche de l'Ordre de St-Joseph de Bourg-en-Bresse et en devient la Supérieure. C'est ce qu'on que l'on pourrait qualifier, vous en conviendrez, d'un parcours sans faute mené de mains de maître et jusqu'à son terme avec force, opiniâtreté et conviction partagée! C'est le début de l'alchimie dont je vous parlais.



Revenons si vous le voulez bien au troisième enfant de Pierre et Marie Jacques mon trisaïeul, Pierre François Balthazar aîné des garçons et seul à ne pas être entré dans les ordres. Une mère et deux sœurs Religieuses, un frère Prêtre, un cousin germain plutôt emblématique - le très Saint Curé d'Ars - la responsabilité morale, financière et (entre parenthèse) dynastique d'aîné de famille des JACQUES, le prédestine à construire et à organiser sa vie dans le travail et l'exemplarité.

Il s'installe à Lyon et fonde avec l'aval et les deniers de sa mère Marie la Maison "Jacques Aîné - Fillon & Cie", Commissionnaire d'opérations de Banque et Grossiste en Droguerie et Épicerie (poivre - café - sucre du Brésil - riz - coton).

Il épouse le 1<sup>er</sup> juillet 1809, Françoise ROUX d'Amplepuis dans le Rhône. La Maison de Commerce est transférée en juillet 1814 à Marseille, ville maritime en plein essor, prend successivement le nom de "Jacques Aîné - Vernier & Cie", puis en 1819, de "Jacques Aîné - Chighizola & Cie", toutes deux sociétés en commandite, domiciliée au 45 & 55 Rue Dragon sur le trottoir opposé à l'église Saint Joseph. La Maison Jacques Aîné est alors florissante à l'unisson de tout ce qui touche au grand commerce de Marseille.

Pierre François JACQUES entreprend dès 1836 l'acquisition de divers terrains campagnards dans le secteur de Ste Marguerite, dans le but d'y édifier un jour une spacieuse "bastide" qui portera le nom de "La Sauvagère", bastide façonnée au gré des ans par son imagination, son bon goût et les moyens adaptés qu'il comptait affecter à un projet mature qu'il lui tenait à cœur de concrétiser.

Hélas pour lui, d'autres priorités contribuèrent sans doute à reporter à plus tard cette entreprise le privant ainsi de la satisfaction d'avoir pu mener à terme son projet.

Veuf sans enfant en 1852 de Françoise Roux, après 43 ans de mariage, Pierre François JACQUES se maria une seconde fois, 16 mois plus tard à Apt le 15 Juin 1853 avec une lointaine parente de sa femme, Agathe POYET née en 1826, elle aussi d'Amplepuis. Agathe avait 27 ans, Pierre François en avait 65, elle était de 38 ans sa cadette, ils restèrent mariés neuf ans. Pierre François JACQUES décéda en Février 1862 à l'âge de 73 ans.

De leur union naquirent 2 enfants :

- Pierre-Jules, né le 6 Avril 1854, qui fera souche à Lyon.
- Delphine, née le 29 Mars 1856, qui épousera le 30 Janvier 1875 mon arrière grand-père Charles Antoine GAVOTY (aîné de la branche aînée des GAVOTY), fils aîné de Charles Jean-Baptiste GAVOTY, (co-fondateur des Raffineries de Sucre Saint Louis).

Charles et Delphine, solidement pétris des valeurs chrétiennes, conçurent le projet de fonder une famille dont l'initiale du prénom de chacun des cinq enfants qu'ils espéraient avoir, pu harmonieusement composer l'un à la suite de l'autre, le monogramme latin de la Vierge Marie : MARIA.

M - A - R - I - A. C'est la suite de l'alchimie.

Naquirent ainsi successivement de 1876 à 1886 :

- Marcelle, l'aînée, future moniale Bénédictine de Solesmes dans le Couvent de Sainte Cécile racheté à l'état après confiscation par les mêmes lois Combes de







# Chateau de "La Sauvagère" - Ste Marguerite - MARSEILLE



Pierre François JACQUES  
1788-1862



Mme Pierre François JACQUES  
née Agathe POYET  
1826-1915





1904 puis remis en état et rendu aux Moniales par son Père Charles. Les mêmes causes procureraient-elles les mêmes effets ?

- Alfred, mon grand-père GAVOTY, administrateur de L'Hôpital Saint Joseph, qui habitera longtemps le Château de « La Sauvagère » avec sa femme Geneviève de Corbiac et leurs huit enfants.
- Robert, qui mourut sans postérité
- Yvan, décédé tout jeune
- rapidement suivie d'Yvonne, future Baronne de Fonscolombe - La Môle, dont postérité de cinq enfants.
- Alice, enfin, future Mme Joseph Ollé-Laprune, Diplomate à l'ambassade de France auprès du Saint Siège, mort au champ d'honneur en février 1915 dans la Somme
- dix ans plus tard, vint au monde une adorable petite Madeleine, non prévue au programme initial (future Dame du Cénacle) qui balaya d'un coup de baguette magique le MARIA d'origine pour le transformer en l'accusatif latin MARIAM, pour le plus grand bonheur de tous les siens.

A l'occasion des noces d'or de mes arrière-grands-parents Charles et Delphine GAVOTY, le 30 Avril 1925, les Bénédictines de Solesmes exécutèrent avec la minutie qui caractérise leur art, une grande icône représentant la Vierge Marie couronnée tenant sur ses genoux l'enfant Jésus présentant entre ses mains un livre ouvert sur lequel était inscrit pour l'éternité « CAROLUM DELPHINUM - MARIAM » en lieu et place de MARIA puisque bien entendu l'accusatif devait être respecté, suivi des initiales des douze petits-enfants venus en ce jour de fête combler de leur affection leurs grands-parents attendris, sept Gavoty : Charles, Marie, Cécile, Pierre, Joseph, Thérèse et Elisabeth, (Robert, le huitième, n'étant pas encore né) et cinq Fonscolombe : Marcelle, Sabine, Charles, Benoît et Denise.

Reprenons ensemble notre chronologie familiale en février 1862 au décès de Pierre-François JACQUES. Le décès de mon trisaïeul Pierre-François, laissa veuve avec deux enfants mineurs à sa charge, sa seconde femme Agathe née POYER âgée de 36 ans après seulement neuf années de mariage.

Agathe repris courageusement le flambeau et présida aux destinées de l'Affaire "Jacques Aîné" comme l'avait fait, bien avant elle et plus jeune encore, feu sa belle-mère Marie JACQUES, avant son entrée dans les ordres.

Elle éleva ses enfants le mieux qu'elle pu, puis donna libre cours vingt et un ans plus tard, avec la constance qui la caractérisait, au projet avorté de construction de l'élégante bastide que désirait élever son mari dans la campagne de Sainte Marguerite. La construction du château de "La Sauvagère" ainsi que l'agencement du parc composé de diverses propriétés patiemment acquises et remembrées depuis 1836 par Pierre François JACQUES, débutèrent en août 1880 et se terminèrent en mars 1884.

D'ordonnance architecturale polychrome brique et pierre, percé de vastes fenêtres le château s'élève sur deux étages surmontés d'un attique couronné d'une toiture en ardoises. De plan rectangulaire, constitué d'un corps central flanqué de deux élégantes



ails latérales, le rez-de-chaussée donne sur un parc tracé et arboré et irrigué de 17 ou 21 hectares selon les versions, par un large et gracieux escalier extérieur à volées opposées en pierre de Cassis conduisant à une vaste terrasse sablée délimitée par de nombreuses bornes de la même pierre reliées entre elles par des chaînes blanches.

Ma trisaïeule Agathe Jacques survivra 53 ans à son mari Pierre François, pour s'éteindre à son tour au château de La Sauvagère, le 2 Février 1915, à l'âge de 89 ans. Réduite à ne pouvoir se déplacer pendant de très nombreuses années autrement que dans le fauteuil roulant métallique qui régissait son douloureux quotidien, elle continua jusqu'à sa fin au gré des nécessités qu'elle s'imposait, à arpenter parc et château n'hésitant pas à regagner sa chambre du premier étage hissée fauteuil à l'appui par un robuste valet de chambre dans un monte-charge à crémaillère intérieur conséquent prévu dès l'origine de la construction.

Quelques années après la mort de mon grand-père, Alfred Gavoty, petit-fils de Pierre-François et Agathe Jacques, le château amputé d'une large partie de son parc fut successivement transformé par une de mes tantes Marie Gavoty, épouse du Docteur Jules Delannoy en Clinique Médicale, puis louée depuis quelques années à une école de gestion. Ma tante Marie Delannoy en est toujours propriétaire.

Avant de vous inviter à écouter et savourer dans l'intimité de votre cœur l'une des prières manuscrites, usée par la récitation et laissée dans les documents religieux de ma trisaïeule, je souhaiterais que vous repartiez ce soir avec la sensation d'avoir découvert en Agathe Jacques, une mère discrète, intelligente et de grand caractère, une femme de combat et de nombreux combats, à la fois entreprenante, gestionnaire éclairée, généreuse, sensible aux causes et à la détresse d'autrui, d'une inaltérable modernité, une femme enfin, chrétienne de tradition, mais surtout chrétienne de profonde conviction.

Agathe fut vite et durablement séduite dès 1876 par la probité du discours, la bonté et l'opiniâtreté de l'abbé Jean-Baptiste Fouque (alors vicaire à Sainte Marguerite), comme elle l'avait été par Don Bosco, qu'elle logea et aida très généreusement avec la discrétion et tout l'anonymat dont elle savait entourer ses actes de bienfaisance.

Agathe Jacques repose depuis 1915 au cimetière Saint Pierre à Marseille, rotonde centrale de la grande allée au pan coupé du carré 8 au côté de son mari mort en 1862 et, entre autres, de son fidèle confident, Messire Abbat, fondateur de la Paroisse Saint Joseph à Marseille, enterré lui aussi dans le tombeau de ses bienfaiteurs Jacques en 1866.

Qu'elle et les siens reposent en paix dans l'attente de la résurrection.

Avant de livrer à votre méditation en guise de conclusion les quelques brèves lignes de prière qui suivent permettez-moi de vous remercier toutes et tous de votre bienveillante attention.

Dieu Tout-Puissant, Père miséricordieux, par les mérites de Notre Seigneur JÉSUS-CHRIST, pardonnez-nous nos offenses.

Accordez-nous une foi vive.

Donnez-nous la force de supporter avec résignation toutes les afflictions qu'il plaira à votre Sainte volonté de nous envoyer et de résister courageusement à nos mauvais penchants.

Faites qu'en bons chrétiens nous aimions notre prochain comme nous mêmes pour l'amour de vous, que nous rendions le bien pour le mal et que nous supportions réciproquement nos imperfections.

Accordez-nous la grâce d'être détachés des choses terrestres, d'être satisfaits de notre Pain Quotidien, de vivre en bons chrétiens et que nos Pensées et tous les desirs de notre cœur soient pour vous plaire, ô mon Dieu! afin qu'en quittant cette misérable vie nous ayons le bonheur de jouir de votre présence pendant l'Éternité.

Ainsi, soit-il.



## Régis Bertrand

Nous avons été d'emblée introduit dans notre propos : ces familles marseillaises qui ont soutenu à tout point de vue l'abbé Fouque, et je voudrais simplement vous rassurer sur le sort des Sacramentines qui étaient d'ailleurs un Ordre marseillais qui avait été fondé à Marseille au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, qui a été un des premiers ordres à pratiquer l'adoration perpétuelle du Saint Sacrement. En fait elles étaient vouées à occuper en quelque sorte, à alterner plutôt avec les Séminaires, puisque leur dernier couvent a été ensuite le Grand Séminaire du 38 de la rue Paul Coxe, qui à l'heure actuelle est toujours utilisé pour des activités de l'ISTR (ndr l'ISTR est en 2005 au Centre diocésain Le Mistral).

Donc elles ont su trouver autour d'une bastide, dans un autre quartier, les locaux pour s'installer en dernier lieu.

Il n'y a plus aujourd'hui que huit Sacramentines et elles occupent un couvent qu'elles ont fait construire dans les Alpes de Haute Provence, il y a de cela quelques années.

Mais nous avons encore quelques minutes pour d'autres questions.

Bernadette Blachère : J'aurais aimé avoir d'autres informations sur la famille de Madame Jacques, c'est-à-dire la famille Poyet.

Régis Bertrand : Je n'ai pas d'autres éléments mais la recherche peut continuer.

Cependant, on peut rapprocher le geste de Madame Jacques rachetant un établissement dont elle avait vu l'importance et dont elle avait vu que l'abbé Fouque pouvait tirer immédiatement parti, avec le geste d'une autre grande chrétienne marseillaise qu'a été Madame Noilly-Prat et qui à la même époque a racheté le Couvent des Dominicains de la rue Edmond Rostand et qui a ainsi vraisemblablement sauvé ce qui est aujourd'hui considéré comme une des plus belles chapelles construite par Beaussant, le grand architecte lyonnais, l'architecte de Fourvière et d'Ars aussi, après tout, puisque Beaussant a aussi construit l'église d'Ars. Parmi ses œuvres la chapelle des Dominicains de Marseille est considérée de son vivant comme d'ailleurs à l'heure actuelle, comme une des plus réussie. Donc ce Couvent ayant été mis en vente au moment de la séparation, avait été racheté par Madame Noilly-Prat qui a été par ailleurs à l'origine de nombreuses autres œuvres marseillaises.

Nous allons maintenant passer à la suite.



C'est le Père Xavier LESPAGNOL qui va nous parler donc du centre Jean-Baptiste FOUQUE de Saint-Tronc et des pierres de Saint Pierre es Liens autre institution marseillaise dont il est lui-même membre.

### **Père Xavier LESPAGNOL**

Monsieur Régis Bertrand nous a aidé à comprendre la fin du XIX<sup>e</sup>, début du XX<sup>e</sup> siècle avec tous les problèmes d'anticléricalisme, mais je vais vous parler, d'abord, du fondateur de ma congrégation puisque je suis Père de Saint Pierre es Liens qui a comme raison sociale et spirituelle le relèvement de l'enfance dite malheureuse.

Au début du XIX<sup>e</sup> siècle est né le Père Fissiaux, qui était un prêtre qui a vécu à l'époque de Monseigneur de Mazenod qui a fondé l'œuvre des orphelins du choléra et qui a fondé aussi une autre œuvre qui s'occupait des filles qui se trouvaient rue d'Izoard.

Monseigneur de Mazenod qui le soutenait beaucoup et qui lui a fait une chose extraordinaire à cette époque-là, à l'âge de trente cinq ans, pour pouvoir justement se présenter dans les bureaux et dans tout ce qui est difficulté administrative l'avait nommé Chanoine honoraire du diocèse de Marseille.

Et puis, il était très préoccupé, parce qu'à l'époque il n'y avait pas encore comme nous le connaissons maintenant de tribunaux d'enfants alors les enfants qui étaient pris à un larcin ou une bêtise ou autres étaient jugés mais comme on ne pouvait pas les relâcher parce qu'ils recommenceraient on les enfermait en prison.

En prison, qui en fait était au lieu de faciliter une conversion ou reconversion, c'était au contraire le drame. C'est à ce moment-là que devant ce drame beaucoup d'hommes, des catholiques mais aussi des hommes politiques se sont préoccupés de ces enfants et le Préfet Lacoste en 1839 demande à Monseigneur de Mazenod de lui envoyer un prêtre qui pourrait prendre en main une maison de reconversion qui ne soit pas une prison. A l'époque donc, n'oublions pas que nous étions dans la période de Louis-Philippe et donc le père Fissiaux est monté à Paris trouver le Roi pour avoir de l'argent pour bâtir cette maison dite de correction.

Cette maison de correction se trouvait où se trouve maintenant le boulevard de la Libération, on l'appelait la maison de correction Saint-Pierre. Elle était marquée maison de correction pour le département des Bouches du Rhône mais aussi de Tarascon et d'Aix et rapidement il s'est trouvé qu'ils avaient une centaine de détenus. Bien sûr cela a été très difficile au départ, car ces jeunes n'étaient pas intéressés par la discipline alors ils étaient assez réticents et même ils se révoltaient. A ce moment-là le père Fissiaux a pensé qu'il y aurait besoin d'avoir pour les gens qui encadraient ces délinquants une formation. Alors il est allé voir un peu ce qui se faisait en France. En



France il y avait aussi Monseigneur Puech qui aurait été le premier évêque d'Alger avait créé une maison de redressement. Auprès de Tours il y avait une colonie agricole et aussi la Petite Roquette qui était vraiment la maison de correction. Et il a donc fait attention et il a envoyé des gens pour se former mais comme cette maison de correction officielle était beaucoup trop petite pour les éléments qu'on lui envoyait, l'idée lui est venue, toujours dans sa pensée, de créer une colonie agricole. Alors il a acheté une grande propriété auprès d'Aix qui était Beaurecueil qui était laissée en décrépitude et avec les jeunes qu'il avait là-bas il avait à peu près deux cents jeunes, encadrés par, c'est là qu'il a fondé la Congrégation de Saint Pierre es liens, c'est à dire il a pensé à des hommes qui accepteraient de prononcer les trois vœux de pauvreté, chasteté, obéissance et le quatrième vœu de vivre toute leur vie au service de l'enfance dite « délinquante »

Et donc la colonie de Beaurecueil est devenue très florissante c'était une colonie agricole, qui en même temps, avait un impact au point de vue agriculture, sur tout l'environnement. Après Beaurecueil, on lui a demandé de prendre aussi une autre colonie agricole qu'il a fondé : la Cavalerie.

Après cela, un évêque lui a confié Sainte Anne et le gouvernement officiel lui a demandé de prendre Aniane, la maison de correction très dure à cette époque-là qui annonçait déjà le bagne. Et beaucoup des enfants qui étaient à Aniane rêvaient à une chose c'était le bagne parce que au bagne ils seraient tenus mais ils auraient un pécule.

Mais c'est à ce moment-là qu'il s'est produit une chose c'est que l'anti-cléricalisme est arrivé, alors il y a eu des inspections, par exemple, en 1878, l'inspecteur des prisons est venu contrôler Beaurecueil. Il a demandé au supérieur qui étaient en même temps directeur de Beaurecueil le carnet juridique des pères et frères (ils étaient huit) et comme le supérieur a refusé de leur donner le livret de justice il a donc décidé de fermer la maison. Ils ont fermé la maison, ils ont expulsé les enfants qui étaient là et ils ont mis la maison en vente et au fur et à mesure par des décrets tout ce qui était colonie agricole et même la prison Saint Pierre pour les enfants, l'administration n'envoyait plus des enfants délinquants et se sont retrouvés avec leur maison vide et par exemple pour compenser le départ du centre de Saint Pierre le fondateur, le père Fissiaux avait accueilli les enfants qui avaient subi la famine en Algérie, c'étaient des Musulmans.

Il les a accueillis et leur a fait comprendre qu'ils étaient tout à fait libres de vivre leur religion musulmane et qu'il n'y avait aucune opposition de la part de la direction.

Est arrivé à ce moment-là un décret-loi qui fait que la congrégation n'a plus le droit d'avoir des enfants en rééducation. Malgré les demandes d'habilitation, le gouvernement n'a jamais plus voulu la réhabilitation.

Quel est le lien entre le père Fissiaux, les Pères de Saint Pierre es liens et l'abbé Fouque ?



L'abbé Fouque a connu le père Fissiaux (le fondateur), mais surtout l'abbé Fouque avait rencontré un père, notre congrégation avait été expulsée de France et est allée à Vintimille puis à Barcelone.

A Barcelone, dans notre congrégation, il y avait un père, le père Aillaud, qui était un homme remarquable, ancien instituteur, qui avait le charisme de l'éducation et de la pédagogie des enfants. Et donc, il avait eu comme aumônier à Mazargues aux Saints Anges, le père Aillaud. L'abbé Fouque l'a vu pendant six mois et avait apprécié cet homme tant au point de vue pédagogique que religieux. Et puis le Père Aillaud, expulsé de France était parti à Barcelone.

A Barcelone, ils ont acheté une propriété en dessous du Tibidabo. C'était l'Asilio Durand qui était un centre de correction où les enfants apprenaient un métier, et s'ils n'avaient pas été scolarisés ils avaient des cours, on les formait et l'abbé Fouque s'est trouvé à ce moment-là, en 1913, 1908 et 1910 il y a eu la fameuse décision des tribunaux d'enfants et l'abbé Fouque était préoccupé par les enfants que l'on trouvait sur le vieux port ou au port de Marseille qui vivaient de rapine et même de prostitution. Alors il disait « il faut faire quelque chose » et la caractéristique de l'abbé Fouque c'est que ses rêves, il les réalisait très vite. C'est Henry Bordeaux qui le dit dans la vie de l'abbé Fouque. Quand l'abbé Fouque avait un rêve, il le réalisait très vite. Donc l'abbé Fouque s'est dit il faut que j'ai quelque chose, il me faut des gens qui puissent encadrer ces enfants. Alors il était passé à Barcelone, invité par le père Aillaud, il avait trouvé extraordinaire et c'était exactement ce qu'il lui fallait. Mais l'abbé Fouque avait une foi à déplacer les montagnes, et en 1912 ce fut la création des tribunaux pour enfants. Il rencontre Madame Contant qui lui donne une propriété de dix hectares à Saint-Tronc. Il est allé voir et le 27 novembre 1913 l'abbé Fouque installe à Saint-Tronc l'œuvre de l'enfance coupable (c'était le nom de l'époque).

Le père Aillaud vient à Marseille avec deux frères et deux laïcs (il avait aussi des laïcs en formation) et se sont installés. Il y a eu la guerre de 1914 qui a été très difficile à vivre puisque ces enfants sont devenus très nombreux et très vite sont arrivés à 120. Bien souvent on raconte dans la vie du père Aillaud que un jour l'abbé Fouque était dans notre maison et on lui dit « il n'y a plus d'huile » et il répond, « vous allez à la raffinerie d'huile et vous leur dites que j'en ai besoin ». Les gens y allaient et ils avaient de l'huile, il avait une confiance totale en la providence ce qui lui a permis de tenir. Mais Le père Aillaud (toujours à Barcelone) venait très souvent en France puisque après la guerre de 1914-18 on n'a pas pu rechasser les religieux de France parce que ils se sont élevés cela a été la DRAC (défense religieux anciens combattants) qui avait fait Verdun et autres. Il est donc venu s'installer à Saint-Tronc et c'est lui qui a eu l'idée de construire quelque chose.

C'est ainsi que l'abbé Fouque et le père Aillaud très liés amicalement et se comprenaient très bien, c'étaient deux hommes du même acabit au niveau spirituel ont construit le Centre abbé Fouque. L'abbé Aillaud a eu l'idée de la création d'un



atelier de fer, forge, menuiserie, peinture, pour que ces enfants puissent avoir un métier dans les mains et puissent suffire à leur besoin et retrouver leur dignité.

C'est lui qui a créé les ateliers, l'abbé Fouque meurt le 5 décembre 1926, ils ont collaboré pendant quatre ans, mais le père Aillaud a continué l'esprit de l'abbé Fouque et son souci, sa préoccupation était de développer le centre de l'abbé Fouque.

L'abbé Fouque disait que si ces enfants avaient été aimés au début de la vie, ils ne seraient pas délinquants.

# LES DAMES DE L'ABBE FOUQUE

BERNADETTE BLACHERE

Monsieur le Président, Monseigneur, Mesdames, Messieurs et mes chers collègues, vous savez sans doute que les oeuvres de l'abbé Fouque sont importantes, elles ont une grande ampleur, elles exigent donc des locaux et des locaux aménagés, elles exigent beaucoup d'argent, elles exigent beaucoup de gens pour s'en occuper.

Lorsqu'on dit « s'en occuper », il faut bien savoir que dans l'esprit de l'abbé Fouque il ne s'agit nullement et surtout pas d'un assistanat. Toute personne qui s'engage derrière lui doit savoir très clairement qu'en même temps qu'elle assiste matériellement ou moralement, elle est aussi un apôtre qui doit communiquer le message de Jésus, apprendre à ceux qui sont là, qu'ils ne sont jamais seuls les remettre debout dans la liberté des enfants de Dieu pour qu'ils sachent qu'ils sont aimés et qu'ils aiment en retour. Tel est l'objectif, à la fois fondamental et final de l'œuvre de Jean-Baptiste Fouque.

Il y a donc un mouvement créatif incessant, c'est la communion des saints à cent à l'heure tous les jours que Dieu fait et ça se fait de toutes les façons, évidemment, on abrite, on nourrit, on instruit, on soigne, mais aussi on catéchise, on baptise, on confirme, on prépare des messes, des processions, des pèlerinages. Il y a un grand mouvement de circulations entre les établissements également.

A tous ces mouvements, les femmes vont prendre une part essentielle. Je ne veux pas minimiser, bien entendu, le rôle des messieurs, ce n'est pas mon sujet, mais il est clair que des hommes comme le vagabond de la Major ou Lucien Estrine sont tout à fait incontournables dans l'œuvre de l'abbé Fouque.

Mais les femmes ont joué un rôle important, c'est arrivé comme ça d'autant, bien sûr, que le vivier dans lequel est puisé pour alimenter les œuvres sur tous les fronts était la paroisse de la Palud où il était vicaire et où il avait pas mal de pénitentes et de paroissiennes. Ce qui fait que j'ai fait un découpage un peu arbitraire en distinguant d'une part les pénitentes, les paroissiennes et quelques autres et ensuite les dames patronnesses qui à elles-mêmes forment une institution, et enfin le couronnement de l'œuvre de l'abbé Fouque qui est les religieuses. Mais il faut savoir que les religieuses, il ne les a pas eues comme ça, il a fallu des démarches longues et tenaces qu'il a donc commencées avec des personnes laïques. C'est donc une position originale, Monsieur le Professeur Bertrand l'a relevé, c'est du personnel laïc et c'est des femmes « horesco referens » c'était vraiment peu courant à son époque surtout dans le milieu ecclésiastique et le temps n'était pas si lointain où Monseigneur Mazanod évêque de Marseille, dès qu'une société caritative se créait, il prenait les rennes, prenait la présidence, s'en occupait effectivement d'ailleurs ou bien déléguait quelque clerc en manière d'encadrement.



Le grand mérite de l'abbé Fouque est d'avoir su appeler à lui toutes les catégories de population dont il faut le dire aussi que La Palud offrait un bon microcosme, il y avait un peu de tout, tous les milieux étaient représentés. Il n'était donc pas rare qu'il glissât à quelque paroissienne « Ah ! J'ai un paquet de linge pour mes petits, ne voulez-vous pas le laver ? », à une autre, « Marguerite Bourgarel, il me faut cent francs pour midi » - « tiens c'est juste ce que j'apporte » lui disait l'autre et cela se renouvelait très fréquemment. Il y avait la mendiante qui lui dit « je ne peux rien mais je dis le chapelet pour vous ». Il y avait Mademoiselle Sabou, qui était modiste à La Palud qui gardait ses ouvrières à la morte saison pour habiller les petits Fouque, elle ajoutait un petit quelque chose, évidemment. L'abbé, d'ailleurs, ne manquait pas de l'y inviter.

#### Madame Robolly

Il y avait aussi Madame Robolly que l'abbé avait distinguée alors qu'elle faisait ses dévotions à la Palud et c'est elle qui a commencé avec lui les Saints-Anges à la Villa Paradis et tous les jours ou tous les deux jours, elle descendait de la rue Villa Paradis avec des paniers aux bras voir à la paroisse ce qu'on avait pu laisser pour les petits qu'elle remontait, quelques fois avec une carriole, quelques fois à pieds, quand ce n'était pas l'abbé lui-même qui y allait.

Quand à Mademoiselle Elise qui était paroissienne, elle faisait la classe aux petits enfants abandonnés quand l'œuvre était encore à la rue de la République.

#### Madame Marie Meffre

Parmi ces femmes, il y a une pénitente, qui n'est pas une paroissienne, vu qu'elle habitait boulevard de la Libération qui s'appelle Marie Meffre. Il y a une correspondance avec l'abbé Fouque qui dure plusieurs années. En effet, elle a perdu son père, elle est très affectée, et alors il l'exhorte au bien et il lui dit « je m'afflige avec vous sans doute, mais comme je vous aime en Jésus Christ, je Le remercie de multiplier pour vous les occasions de vous renoncer ». Alors Marie Meffre montera pour l'abbé Fouque une pouponnière dans une maison amie au 357 avenue du Prado et contribuera très largement à l'édification de la chapelle des Saint-Anges en souvenir de son père.

#### Mademoiselle Dromel

Pour la Palud aussi quelqu'un qui émerge à la fois sur les paroissiennes et sur les dames patronnesses c'est Mademoiselle Dromel (la maison de confiserie qui porte toujours son nom) mais ce n'est plus qu'une raison sociale, il n'y a plus de Dromel à Marseille. Et Mademoiselle Dromel et son père qui étaient des chrétiens fervents, ils avaient remarqué ces petits qu'on baptisait et cela les avait énormément émus, ils ont donc donné à l'abbé Fouque la propriété où se sont établis les Saints Anges à Sainte Anne qui s'appelait « la Zizinia ». Ils ont donné cette propriété pour mettre tous ces enfants.

Dans cette propriété, il a fallu du monde pour s'occuper des enfants dont la troupe grossissait largement puisqu'elle arrivée à 250 personnes.



Mademoiselle Garot

Outre cette bonne Madame Robolly qui était déjà aux Saints Anges à la rue Villa Paradis et que les enfants appelaient Madame Ravioli irrespectueusement mais gentiment, il y avait Mademoiselle Garot. L'abbé évidemment ne s'occupait guère des formations professionnelles, il recrutait le dévouement, la gentillesse tout ce qui était à sa portée, cette jeune fille qui dirigeait les Saints Anges avait dix-huit ans et elle est restée cinq ans à porter ce fardeau pratiquement seule avec l'abbé, au bout de cinq ans, elle n'en pouvait plus, elle a rendu son tablier. Cela ne l'a pas tuée puisque dans les années 1940 elle habitait au boulevard Rabatau, elle avait épousé un certain Monsieur Arnoux et elle a été interrogée lors de la première tentative de procédure de béatification de l'abbé Fouque.

Madame Marguerite Prat

Mais c'est alors que Mademoiselle Garot était épuisée qu'arriva la perle des perles, l'incontournable, l'incomparable Marguerite Prat qui a été la collaboratrice et la directrice, dit-on, des commencements difficiles. Elle a été la collaboratrice la plus fidèle de l'abbé Fouque, elle s'appelait Marguerite Mazuyer et était née en Ardèche. Elle avait heurté l'abbé Fouque sur un trottoir de la ville de Livron, elle pleurait et serrait contre elle son fardeau le plus précieux, nous pensons qu'il s'agit de son fils et qu'elle venait de perdre son mari; et sa destinée tourna brusquement avec l'abbé Fouque et c'est une aventure qui n'a fini qu'avec leur vie à tous deux.

Elle est devenue directrice des Saints Anges où elle a mis de l'ordre car elle avait beaucoup de talent d'organisation. Après la voilà partie pour l'institution Dieudé, l'abbé tenait beaucoup à l'instruction des jeunes filles et je vous prie de croire que ce n'est pas une position banale de son temps. Lisez l'Echo de Notre Dame de la Garde lors de l'avènement des premiers Docteurs en médecine féminins et vous serez édifiés ! C'est épouvantable à lire, mais l'abbé, lui, savait que la meilleure défense, c'était l'instruction.

En donc voilà Madame Prat à l'Institut Dieudé, qu'elle dirigera jusqu'en pratiquement 1919. Puis en 1922, l'abbé se met en tête d'acheter une maison qui s'appelle le château Saint Ange à Monfavet où l'abbé Grimaud avait entrepris de mettre des enfants anormaux. Cet abbé avait écrit un traité sur la consanguinité et il essayait aussi de transformer les handicaps en atouts et si vous avez suivi l'émission sur les personnes handicapées à la radio le 22 novembre de cette année on n'a pas dit autre chose que ce que disait l'abbé Grimaud.

On envoie Madame Prat voir les lieux là-bas elle revient avec un rapport un peu favorable et dit à l'abbé « mais, dites tout cela est bien joli mais qui va s'occuper de ces petits malheureux », et il lui répond placidement « vous, ma fille ».

Il en a été ainsi, elle est partie pour Montfavet, elle a tout remonté et elle y est morte.

Henry Bordeaux qui l'a rencontré à l'occasion de son livre a noté la luminosité des yeux fatigués de Marguerite Prat et il en a conclu que c'était la lumière de ceux qui sont abandonnés au bien pour toute leur vie.



Madame Mouraire et Mademoiselle Andrieux

Enfin donc nous allons quitter Marguerite Prat pour passer à un autre type de personne qui sont Madame Mouraire et Mademoiselle Andrieux qui, elles, se sont occupées des personnes âgées ce sont les débuts de La Salette Montval. Ce n'était que La Salette à ce moment-là.

Elles se sont occupé de cette œuvre jusqu'en 1933, époque à laquelle elles sont mortes toutes les deux.

Tout, évidemment n'était pas toujours brillant, il y avait des échecs, du déchet, dont une certaine Mademoiselle B. qui était à la protection de la jeune fille et qui s'était un peu engouée d'une jeune personne qu'on a dû mettre à la porte parce qu'elle était un peu « toquée ». Elle part, elle ramasse ce qu'elle croit être ses affaires personnelles, elle prend aussi tout ce qu'elle peut et dit l'abbé : « rendez-moi donc les Trente cinq mille francs que je vous ai donnés ». qui avait déjà été bâtis, il n'avait plus un sou.

Alors cette femme a porté plainte devant l'évêque et voilà notre abbé Fouque traduit devant l'officialité ce qui n'est jamais le signe d'une bonne réputation. Mais la veille de l'audience, une famille amie a versé les trente cinq mille francs, c'est le comte et de la comtesse d'Yauville ce qui nous fait entrer dans le domaine des dames patronnesses

### **Les Dames Patronnesses**

C'est une période où toute femme de bonne société est élevée et élève ses filles dans cette idée qu'elles ont beaucoup de chance et qu'il faut partager et personne ne rechigne à cette idée. Nous avons deux cas un peu spectaculaires qui illustrent bien ce phénomène c'est Victoria FABRE et l'histoire de la protection de la jeune fille où les Amies du foyer.

Victoria Fabre (Madame Arthur Desjardins)

Victoria Fabre est une jeune personne née dans une excellente famille elle va en pension, elle épouse un brillant magistrat, qui deviendra avocat général à la cour de cassation mais qui ne pourra jamais prétendre à la présidence de cette cour prestigieuse en raison de ses opinions religieuses nous sommes dans un milieu pas foncièrement clérical, c'est le moins qu'on puisse dire.

Veuve et sans enfant, elle revient à Marseille (elle se partageait entre Marseille et Paris), continue à s'intéresser aux œuvres, est une bienfaitrice de l'hôpital Saint-Joseph, elle collecte des fonds pour le fonctionnement de l'hôpital et lorsqu'elle mourra, un pavillon de l'hôpital Saint-Joseph portera le nom de Victoria Desjardins.

Aglaé Signoret (Madame Paul Fournier)

L'histoire de la Protection, là, c'est des dynasties de femmes avec un rôle juridique important ce qui n'est pas fréquent.



L'affaire de la Protection a débuté dans des caves du côté de la Major mais ensuite ce fut la rue de la République, la rue Estelle, le Prado et de nouveau la rue Estelle ; avec la loi sur les associations de 1901, il se trouve que le premier président des Amies du Foyer pour la Protection de la Jeune Fille est une dame, c'est à dire Madame Paul Fournier (Aglaré Signoret).

#### Madame Louis BOEUF

A la Protection c'est elle qui a été le premier président du conseil d'administration et elle a été suivie de toute une floraison de dames et notamment d'une réelle dynastie qui a commencé avec Madame Louis Bœuf elle devait être la femme ou la belle-fille d'un entrepreneur qui s'est occupé de la construction de Saint Joseph.

En tout cas elle avait deux filles dont une qui se prénomma Marie qui a épousé Jean-Baptiste Rocca et qui a pris la succession de sa mère comme présidente du foyer. A sa mort, elle a laissé la place à sa belle fille qui est restée jusqu'en 1991, le mandat a été résilié à sa demande, et pour la première fois, c'est un monsieur qui est devenu président des amis du foyer. Les fléaux tournent un peu dans tous les sens.

Madame Fournier appartenait par sa belle famille à la maison Fournier Ferrier et le foyer était doté de luminaires et de savon pendant toute l'année.

#### Madame Louis CONTANT

En ce concerne Madame Contant, dont vous avez parlé tout à l'heure, elle n'a pas largué la propriété comme cela, elle s'est fait tirer l'oreille et sérieusement, et elle disait à l'abbé : « vous savez ce qui le dicton : de curé, de pigeon, n'emporte pas ta maison ».

Et cela traînait, l'abbé en venait à guigner son état de santé. Il en fait état dans ses lettres avec Marie Meffre, pas pour des raisons financières, mais il disait que l'argent intelligemment utilisé peut produire beaucoup de bien. Enfin elle mourût en lui laissant la propriété de Saint-Tronc mais cela dura un an. Il y a eu des hauts et des bas et les espérances de l'abbé montaient et descendaient en proportion de la santé de Madame Contant.

Elle aussi c'est une dame patronnesse, la famille Reggio qui s'est occupé aux Saints Anges de tout ce qui a concerné le dispensaire y compris les honoraires des médecins et des médicaments.

#### Madame PALAIS

C'est une dame charmante qui s'était attaché aux petits Fouque et qui s'en était beaucoup occupé, elle avait fondé une œuvre de l'adoption qui était aux Saint Anges également et c'était elle qui courrait les antichambres pour avoir la reconnaissance de l'utilité publique.

Cette reconnaissance de l'utilité publique, la nouvelle en a été apportée un beau soir du mois de janvier 1898, une heure après, Madame Palais était morte,



mission accomplie. Curieux, l'abbé avait dû la pousser puisque lui était toujours là à ce moment-là

Madame de Greling et Madame d'Yauville

Madame de Greling appartenait à la Palud ; elle était l'ancien propriétaire de la maison des Saint Anges en plus. Et, elle était très liée avec le vicaire général Payan d'Augery, le même qui avait dit à l'abbé Fouque « cessez de vous occuper des filles et occupez-vous des garçons », et il avait commencé quelques jours après ; comme Madame de Greling arrivait à la sacristie, on y avait laissé un petit garçon la veille de Noël, sa mère l'avait abandonné là et l'abbé de dire « ça y est je le prends je commence ».

C'est Madame de Greling qui avait prêté la rue Villa Paradis et sa sollicitude, sa bonté, son intérêt, son argent n'ont jamais cessé de se dispenser sur toutes les œuvres, y compris sur celle de La Salette pour les personnes âgées.

Madame de Greling est morte un peu avant l'abbé, il s'est penché sur elle et lui a dit « ma chère amie, comme vous avez la chance de partir, dites au Bon Dieu que je suis inutile et qu'il me rappelle, faites cette commission pour moi ». Ainsi s'en alla, munie de ce billet, Madame de Greling qui appartenait personnellement à la famille de Barbarin.

En ce qui concerne Madame d'Yauville, elle était née Masse, qui avait une sœur qui s'appelait Léonide qui n'est pas inutile dans notre histoire, Madame d'Yauville était mariée avec un Monsieur d'Yauville, donc, qui a été en garnison à Luneville . Pendant cette période, ces gens-là ont perdu un petit garçon de six ans. La tante du petit était venue pour le soigner, elle est rentrée à Marseille désespérée, les parents aussi et c'est à partir de là qu'ils se sont occupés des Saints Anges.

Un médaillon où figure ce petit garçon se trouve sur le bâtiment des Saints Anges sur l'aile droite au fronton et se trouve également à la Salette Montval puisque c'est avec la vente d'une propriété appartenant à Madame d'Yauville et la vente de la maison Mauer à la Blancarde aux Chemins de Fer qu'a pu être acheté le domaine de Montval devenue la Salette Montval pour les personnes âgées. Vous voyez combien ce petit garçon veille et a veillé sur les œuvres de l'abbé Fouque.

### **Les Religieuses**

Mais, une institution dont on n'a pas trop parlé peut-être parce que c'est un détachement de la Protection de la Jeune Fille, c'est le foyer Marengo qui d'emblée a été à la fois administré et dirigé par des religieuses et nous introduit donc dans le domaine des religieuses.

L'intérêt d'avoir des religieuses pour des œuvres comme celles de l'abbé Fouque est évident, elles sont très bonnes, elles sont là en permanence, leur dévouement est constant, leur salaire n'entrave pas beaucoup la marche des entreprises, elles ont donc des qualités évidentes. L'abbé tenait aux religieuses et Monseigneur qui fermait un peu les yeux sur les extravagances du vicaire de la Palud là, fermait les oreilles pour les religieuses. L'abbé le tannait et l'autre atermoyait



toujours, finalement l'abbé s'est jeté aux pieds de l'évêque en pleurant et lui disant « Qu'ai-je fait d'autre que ce qu'on m'a dit de faire, notamment pour les garçons ? Est-ce qu'on ne recueille pas les animaux errants ? Donnez-moi des religieuses, je ne peux pas continuer ». L'évêque, un peu ému malgré lui, lui dit « Allez, mon ami, vous êtes dans le pétrin, vous ferez du bon pain ». Et l'autre de lui rétorquer « Donnez-moi des boulangères si vous voulez du pain ».

### Les Filles de la Charité

Les religieuses arrivent et il a fait un peu de chantage pour avoir les Filles de la Charité en disant que comme c'était d'utilité publique, l'autorité publique ne voudrait pas d'autres religieuses que les Filles de la Charité. Il a fini par les avoir pour Sainte Anne. Les voilà qui arrivent en 1898-99 et tout le monde a été extrêmement content.

Les Filles de la Charité ont été aussi à la Salette Montval, elles y sont restées jusqu'en 1986 à peu près et elles y étaient arrivées avec la mort des deux sœurs Andrieux en 1933.

Ensuite, les Dominicaines, bien sûr, sont le deuxième groupe de religieuses qui travaillera avec l'abbé Fouque. C'est Saint Thomas d'Aquin, mais là, c'est Monsieur Bruxelles qui vous en parlera mieux que moi. Elles ont été appelées, ayant pris en charge Saint-Thomas d'Aquin, à gouverner les Amies du foyer Protection de la Jeune Fille de 1924 jusqu'en 1968 époque où elles ont été relevées jusqu'en 1984 par les religieuses de Sion et elles avaient succédé de manière un peu fragmentaire aux religieuses de la Présentation de Tours.

Les Dominicaines de la Présentation de Tours ont gouverné un peu les Amies du Foyer au temps où elles étaient à la rue Barbaroux, avec Mademoiselle Lallemand qui avait mis la troupe dans une maison qui lui appartenait. Cette maison s'est révélée trop petite. La troupe a émigré au 10 rue Augustin Fabre, dans un immeuble qui appartenait également à la fameuse Madame Jacques dont on parlait tout à l'heure. Ensuite elle est partie au Prado pendant la période de la guerre.

Au château Saint Ange, c'est la Présentation de Tours qui s'y trouvait et qui s'est très bien entendue avec Madame Prat, puisqu'elle a fini ses jours dans leurs bras.

Voilà donc pour les religieuses.

Je ne voudrais cependant pas terminer ce survol rapide en oubliant la famille de l'abbé Fouque, c'est-à-dire : Adèle Rémusat, sa mère et Joséphine Fouque, sa sœur.

Cette pauvre mère revenue toute marrie de la messe en constatant la disparition du pot-au-feu qui mijotait au coin du fourneau et la marmite envolée avec lui, c'était l'abbé qui était passé par là. Quant à la sœur Joséphine, elle disait « Il doit vouloir que je m'habille en papier » parce qu'elle n'arrivait plus à tenir des robes, il les emportait pour les pauvres.



Je ne peux oublier non plus l'influence céleste de la tante maternelle de l'abbé Fouque : Sœur Marie Emmanuel Rémusat.

Monseigneur Dubourg, en 1929, pour une conférence d'Henry Bordeaux qui présentait son livre a remercié toutes les dames non sans dire « qui aident les hommes d'œuvres ». Je trouve le terme d'aide singulièrement impropre et j'espère vous l'avoir démontrer. Il ne s'agit nullement d'une aide, ce sont des femmes qui étaient vraiment au feu toute la journée.

Mais je vais devoir probablement, faire comme Monseigneur Dubourg, c'est à dire exprimer des remerciements à ceux qui ont contribué à l'élaboration de cet exposé qui est très survolé, à ceux aussi qui ont la patience de m'écouter.

Toutefois je souhaiterais faire une observation personnelle. Nous sommes actuellement dans des temps où les églises chrétiennes rament très durement pour ramener le triomphe de la vie c'est-à-dire, celui de l'espérance, pour ce monde et pour l'autre.

Alors, je ne crois pas faire preuve d'imagination, et d'ailleurs, j'ai de bonnes références qui sont Origène et Saint-François de Sales pour vous dire que je suis convaincue qu'en ce moment-même, les dames de l'abbé Fouque nous écoutent réunies autour de celui qui a dit : « Rien n'est impossible à qui a la foi ! Bâtis, va, invente ! Dieu aime les audacieux pour le sauvetage des âmes et il sera avec toi ! ». Je pense que cela était pour lui, serviteur de Dieu, une évidence. Mais les dames de l'abbé Fouque ont su également la faire leur comme une évidence pour elles aussi.

## Débat

Finalement on peut dire que seuls le Foyer de la rue Marengo et l'Hôpital Saint Joseph ont commencé avec des religieuses, toutes les autres œuvres étaient tenues par des laïques ; ce qui est remarquable pour l'époque.

Au moment où les comités de Dames Patronnesses se montaient, les Conseils d'Administration ne comportaient eux que des hommes. Mais les femmes étaient très actives, très efficaces.

Aux Saints Anges, elles vont étendre leur compétence ce qui n'est pas fréquent et ici cela fut voulu par Victor Régis dès le début de sa présidence.

---

Voir annexes 1, 2 et 3 à la fin du document.



## Cours Saint Thomas d'Aquin

### **Présentation.**

Je suis Monsieur Jean-Jacques Bruxelles et je dirige le Cours Saint Thomas d'Aquin depuis la rentrée scolaire 2000-2001.

Si j'ai le privilège d'en assurer la charge aujourd'hui, c'est bien grâce à celui que nous fêtons ce soir. Lorsque je franchis chaque matin les lourdes portes de la rue Dieudé, c'est tout un héritage et une tradition éducative qui viennent m'habiter, et, que j'ai le devoir de faire perdurer. Aussi, je suis venu vous dire, malgré l'usure du temps, que dans le projet éducatif de l'établissement l'empreinte de l'abbé Fouque y est encore prégnante. Aussi, en parcourant l'histoire de cette maison sous tutelle des Dominicaines du Saint Nom de Jésus, nous verrons qu'aujourd'hui nous sommes toujours fidèles au Chanoine dont la statue figure en bonne place à l'entrée de l'établissement.

### **1. Une maison destinée à l'éducation des filles.**

C'est au XVII<sup>ème</sup>, en 1668, que Pierre Puget (1620-1694), sculpteur, peintre et architecte, achète une propriété de 5 000 m<sup>2</sup> de vignes dévalant à flanc de coteau de la rue d'Aubagne à la rue de la Palud. En 1690, il décide d'y faire construire une bastide destinée à l'art et à la culture, «la Villa dite de Fongate». La propriété comprenait les terrains encadrés par les rues de la Palud, Moustier, Estelle, Dieudé et Fongate. A sa mort, en 1694, la propriété est démembrée peu à peu par ses héritiers, qui y vécurent jusqu'en 1750, date à laquelle, sa fortune étant dilapidée, son petit-fils, Pierre-Paul, commence à lotir les biens profitant de l'urbanisation du quartier. Une partie de la propriété, dont le Pavillon Fongate, fut ainsi acquise par Nicolas de Flotte de la Busine qui, entre 1751 et 1752, restaura la bastide. Cette propriété connut ensuite différents propriétaires, dont la famille Rivet, à partir de 1803 jusqu'en 1923.

Mais, à partir de 1839, cette demeure familiale allait connaître une destinée éducative ininterrompue depuis. En effet, le fils Rivet la loue aux sœurs Marlot, institutrices, qui y installent leur pensionnat de jeunes filles, destiné à former de futures institutrices. L'adresse de l'époque fait état du n° 25 de la rue 3<sup>ème</sup> Calade (rebaptisée en 1858, 23 rue Dieudé). Le journal "L'Indicateur Marseillais" de 1856 annonce que les *Cours universitaires* d'Emilie Marlot-Advinant ont obtenu trois prix du Département et quatre médailles (dont une d'argent, unique à Marseille). D'ailleurs, entre 1850 et 1856, on enregistre vingt-deux admissions d'institutrices<sup>1</sup> parmi les élèves du pensionnat.

---

<sup>1</sup> Paul Rollin, 26 Siècles d'éducation à Marseille, p.77, E.E.M.P., 1999



L'année suivante, en 1857, l'Institution est reprise par les sœurs Roche, dans le cadre de la même formation, c'est à dire "la préparation au brevet de capacité pour l'enseignement élémentaire et supérieur". Elles ouvrent également dans les mêmes locaux une petite école primaire. Après avoir assuré la tenue de l'institution jusqu'en 1869, pour permettre la continuité de leur œuvre et préserver la qualité de l'enseignement, elles se tournent vers les Dames de la Doctrine Chrétienne de Nancy, qui en prennent la charge. Cette congrégation, fondée au début du XVIII<sup>e</sup> siècle par l'abbé Jean Vatelot<sup>2</sup> (1668-1748), est à l'origine de nombreuses créations d'écoles pour l'éducation des filles et la formation d'enseignantes, si bien que l'on observe depuis 1839 une continuité dans la vocation de l'Institution de la rue Dieudé. Puis, en 1904, année de la suppression des Congrégations, les "Dames de Nancy" s'expatrient à Bordighera (Italie), abandonnant ainsi l'établissement.

Or, à cette période, un vicaire, l'abbé Fouque<sup>3</sup> (1851-1926), préoccupé de la protection des jeunes filles arrivant dans la ville de Marseille ainsi que des fillettes délaissées, consacre ses premières années de sacerdoce à leur assistance et à leur éducation. Aussi, pour réaliser son œuvre, installe-t-il une partie de ses fondations dans un quartier de la ville limité par la rue Estelle et la rue Dieudé. A la rue Estelle, il fonde le foyer de la "Protection de la Jeune Fille", pour des personnes sans abri, domestiques et passagères. A côté, séparée par une cour, on pouvait trouver l'école de Mademoiselle Perrin, qui ne recevait au début que les tout-petits enfants, d'âge préscolaire, pour permettre à leurs mères d'aller à leur travail. Cette école devait rapidement se transformer en école paroissiale. Pour compléter son œuvre, l'abbé Fouque reprend l'Institution de la rue Dieudé, discrètement dénommée, "Pensionnat Dieudé", destiné à l'éducation des jeunes filles de la bourgeoisie, dont il confie la direction à Madame Prat. A cette époque, l'établissement est une école primaire de 200 élèves et 20 pensionnaires. La plupart des professeurs sont des religieuses sécularisées, de congrégations différentes. Ces fondations communiquaient par un système de cours intérieures et de passages entre les bâtiments, ce qui permettait à l'abbé Fouque d'aller de l'une à l'autre. Henri Bordeaux écrit d'ailleurs à propos du pensionnat "*C'est qu'il est charmant, ce cours Saint Thomas d'Aquin, avec ses cours intérieures plantées d'arbres, ses calmes verdure, et cette salle à manger qui fut celle de Puget et qui est ornée de délicats et précieux motifs décoratifs. Tout l'îlot, d'ailleurs, compris entre la rue Dieudé et la Rue Estelle forme comme un oasis de campagne au cœur même de la bourdonnante Marseille. L'Abbé Fouque a créé là un asile de paix.*"<sup>4</sup> Il faut dire qu'aujourd'hui encore, cette disposition a été préservée.

Cependant, en plus de la responsabilité de l'Institution de la rue Dieudé, madame Prat est chargée également, à Marseille, d'une nouvelle fondation. Ainsi, la charge du pensionnat devient trop lourde. C'est pourquoi l'Abbé Fouque, à partir de 1918, entame des démarches pour trouver une congrégation susceptible de poursuivre

---

<sup>2</sup> Dictionnaire Historique de l'Education Chrétienne d'expression française, p.192, DON BOSCO, 2001

<sup>3</sup> BORDEAUX, L'Abbé Fouque, Flammarion, Paris, 1930

<sup>4</sup> GANAY, L'Abbé Fouque, 1952, pp. 132, 159



son œuvre. Par l'intermédiaire du Prieur du couvent des Dominicains de Marseille, il s'adresse aux Dominicaines Enseignantes du Saint Nom de Jésus de Toulouse. En effet, on trouve dans les comptes rendus des réunions du Conseil de tutelle le passage suivant<sup>5</sup> : *« Le Dimanche 15 septembre 1918, La Révérende Mère Générale<sup>6</sup> a réuni son conseil ; elle a profité de la présence du Révérend Père Bonhomme, Prieur de Marseille, pour parler d'une demande de fondation à Marseille. Après lecture de la lettre qui parle de ce projet, très modeste au début, le Révérend Père ayant déclaré qu'il y aurait beaucoup d'avantages pour nous d'aller à Marseille, que nous y étions désirées, il a été décidé que l'on donnerait suite à ce projet et que l'on continuerait à prendre les informations nécessaires. »* De même, à la date du 24 Novembre 1918, toujours dans le même registre on lit : *« Le R.P. de Poumayrac, ayant fait une proposition très avantageuse d'établissement à Marseille, Mères Henri Dominique et Thomas d'Aquin sont allées examiner le nouveau projet »*. C'est ainsi qu'enfin on peut encore lire un peu plus loin, à la date du 11 décembre 1918, au retour des Mères Henri Dominique et Thomas d'Aquin, enchantées de leur visite : *« Toutes ces raisons ont décidé le Conseil a accepter sans restriction la fondation de cette maison de Marseille, qui paraît offrir des avantages tout à fait exceptionnels »*. Le 15 décembre 1918, La Révérende Mère écrivait au Chanoine Fouque, afin de donner la réponse d'acceptation du pensionnat Dieudé. C'est ainsi que les Dominicaines du Saint Nom de Jésus s'établirent à Marseille et organisèrent leur première rentrée scolaire en octobre 1919. Le pensionnat Dieudé portera depuis cette date le nom de : **Cours Saint Thomas d'Aquin**.

## **2 Cohérence de l'installation des Dominicaines**

Or, ce qui fera la force et la constance du projet éducatif encore présent maintenant dans l'établissement, c'est la cohérence entre le choix de l'abbé Fouque, et l'œuvre apostolique des Dominicaines du Saint Nom de Jésus.

En effet, cette congrégation est née au tout début du 19<sup>ème</sup> siècle, dans des circonstances particulières. Lorsque la Révolution éclate dans une France chrétienne, la religion catholique est celle de l'Etat et le clergé est le premier des ordres privilégiés. Mais, en quelques années, on passe d'un monde où le catholicisme était en situation de monopole à un monde où il n'est plus que toléré, voire, quelque temps plus tard, proscrit. Il faudra d'ailleurs attendre le Concordat de 1801<sup>7</sup> entre Bonaparte et Pie VII pour que l'Eglise Catholique retrouve une place dans la société issue de la révolution. De même, le désir de changement induit par celle-ci favorise la naissance d'un nouveau culte, celui de la « Raison ». On assiste alors à une vague de déchristianisation sans précédent avec, pour conséquences, des scènes de pillages d'églises, de bûchers de livres, de destructions de statues et de croix. On ferme les

---

<sup>5</sup> Archives de la Congrégation du Saint Nom de Jésus

<sup>6</sup> Marie Hélène Daguzan

<sup>7</sup> Concordat de 1801 : le catholicisme n'est plus la religion de l'Etat, mais de la majorité des citoyens français, et les consuls de la République en font profession. Le culte est libre.



églises, que l'on remplace par des temples de la Raison. Cette période d'athéisme voit la renonciation de quelques 20.000 prêtres à leur ministère.

Cette déchristianisation n'est pas le seul élément contextuel qui favorisa la naissance de la Congrégation. La scolarisation sous la Révolution en est un autre. Voulant poursuivre la transformation du pays en profondeur, celle-ci essaie de mettre en place un nouveau système scolaire. En effet, les collèges de l'ancien Régime sont supprimés. Pour les remplacer apparaissent des écoles centrales. Une carte scolaire se dessine, avec une école centrale par département. Cela provoque une réduction brutale de l'offre publique, puisque le nombre d'élèves est divisé par quatre, ce qui laisse le champ libre à l'initiative privée. De plus, malgré les discours égalitaires de la Révolution et le principe de l'égalité des sexes devant l'instruction, la femme reste le parent pauvre. Nous trouvons d'ailleurs, des pensées, sous la révolution, telles que : *« Qu'une femme ose, dans le spectacle imposant et doux de la société humaine rassemblée, y lever intelligemment les yeux et sortir de la réserve naturelle que lui dicte sa nature est impensable. »*<sup>8</sup>

Ainsi, la femme, centre de la famille, devient, pour l'Eglise et les catholiques, un enjeu éducatif de premier plan, puisqu'en cette période révolutionnaire il est question de régénérer l'homme, d'en faire un Homme nouveau. En effet, pour Le Peletier, *« l'enfant de cinq ans est déjà pétri par l'influence familiale et, même chez cet innocent, il y a de mauvaises habitudes à déraciner. Les deux instruments de la régénération doivent être l'internat et l'obligation. C'est seulement un préalable qu'il faut compléter par la règle minutieuse d'un emploi du temps plein à craquer où rien n'est laissé au hasard »*<sup>9</sup>.

On comprend alors que, dans ce contexte de déchristianisation, de vide éducatif, des congrégations enseignantes voient le jour avec, pour beaucoup d'entre elles, l'ambition de rechristianiser le pays par l'éducation des filles, afin, trouve-t-on, dans les Constitutions des Dominicaines, *« de former des femmes chrétiennes, qui soient capables d'être un ferment évangélique dans leur milieu. »* Il s'agit donc d'évangélisation du pays par le pivot central de la famille, c'est à dire la mère comme le souligne Timothy Radcliffe *« enseigner, est une activité profondément maternelle. La mère est précisément celle qui introduit l'enfant dans la communauté humaine. Avec un amour patient, attentif, elle lui apprend à devenir l'un d'entre nous. Peut-on imaginer un acte d'enseignement plus extraordinaire que celui d'une mère qui fait découvrir à un enfant ses premiers mots ? »*<sup>10</sup>

Ainsi entre une telle conception de l'éducation de la part des dominicaines et l'œuvre de l'abbé Fouque concernant la protection des jeunes filles et des fillettes délaissées, il ne pouvait y avoir qu'une communion de point de vue. De plus, la

---

<sup>8</sup> Id., p. 20

<sup>9</sup> Id., p. 20

<sup>10</sup> Timothy Radcliffe, je vous appelle amis, p.93, La Croix Cerf, 2001, 322p



configuration des œuvres de l'abbé Fouque, sur la paroisse de la Palud autorisa les Dominicaines à lui succéder après son décès à la direction de la Protection de la Jeune fille, de l'école de mademoiselle Perrin et du patronage de la rue de la Palud.

### **3. les principaux événements de 1926 à nos jours.**

Il s'ouvre alors jusqu'en 1968 une longue période de dynamisme pour la congrégation ce qui allait assurer la pérennité des œuvres de l'abbé Fouque, notamment pour le Cours Saint Thomas d'Aquin puisqu'on assiste, en 1929, à l'ouverture d'un cycle secondaire qui prépare les jeunes filles jusqu'au baccalauréat, et, entre 1945 et 1968, à une augmentation continue de ses effectifs; l'établissement compte 309 enfants pour une communauté de 23 sœurs, en 1945, et, en 1968, 510 enfants encadrés par 21 religieuses.

Puis de 1968 à 1975, l'établissement allait connaître des difficultés dues à la conjonction de plusieurs facteurs. En effet, d'une part, l'application du concile Vatican II et la loi du 1<sup>er</sup> juin 1971 concernant les établissements relevant de la loi Debré, allaient provoquer une discorde au sein de la congrégation qui entraîna le départ de 50 d'entre elles. D'autre part, la direction diocésaine, soucieuse du nombre important d'établissements libres, présents dans le centre ville, essaie d'établir une carte scolaire. L'organisation envisagée échoue, ce qui entraîne, en 1968, pour le cours Saint Thomas d'Aquin, la fermeture du Lycée. La conjugaison de cet échec et des difficultés rencontrées par la congrégation met l'établissement dans une situation difficile puisque, de 510 enfants et 21 Sœurs, en 1968, il passe à 285 élèves et 9 religieuses, en 1974. Cette situation eut pour effet l'abandon d'un certain nombre de charges à Marseille, dont la Protection de la Jeune Fille, le patronage et l'école paroissiale en 1971 car à cette époque, la volonté du directeur diocésain est de rendre à cette dernière école mixte ce qui contredit le projet fondateur et les Constitutions des Dominicaines du Saint Nom de Jésus, qui les vouent à l'éducation des filles.

Depuis cette période, à Marseille, seul le Cours Saint Thomas d'Aquin demeure sous leur tutelle. A partir de 1975 sous l'impulsion de Mère Marie Luc Sidos, Prieure générale de la Congrégation, un énorme travail de pacification et d'adaptation permet à la fois à celle-ci et au Cours Saint Thomas d'Aquin de retrouver son dynamisme, notamment en adoptant de nouvelles constitutions en 1983. Aussi depuis la réouverture du lycée, et grâce au passage à la mixité en 1990, allait s'accroître régulièrement l'effectif des élèves puisque de 285 en 1968, l'établissement comporte actuellement 650 élèves avec une communauté de 6 sœurs.

Or, on pourrait se demander si la fidélité au charisme de l'abbé Fouque a pu continuer elle ne semble plus être observée avec le passage de la mixité. Et, pourtant c'est bien l'éducation de la femme et de l'enfance délaissée qui est encore la préoccupation de la communauté éducative de l'établissement. En effet, lorsque nous regardons d'où sont originaires les élèves qui s'inscrivent au Cours Saint Thomas d'Aquin, nous remarquons, que près de 50% d'entre eux viennent de ce que l'on



appelle à Marseille le triangle de la pauvreté dont le sommet principal se situe au cours Julien . En outre, l'apostolat de la congrégation demeure le même ; c'est ainsi que Mère Marie Béatrix, actuelle prieure de l'établissement me confie : *« Le Saint Nom de Jésus est marqué par une époque, c'est sûr, le XIX siècle, le lendemain de la Révolution Française. Les circonstances n'étaient pas exactement les mêmes qu'aujourd'hui. Ce qui est spécifique au Saint Nom de Jésus, c'est peut-être plus dû à la conjoncture, à la situation à une époque donnée. Cependant la mixité fait partie d'un des changements de notre société, mais cela tient aussi à ce que sont fondamentalement les jeunes. Ils sont garçons et filles. Ils ont à être hommes et femmes. Et, si nous avons été, nous, marquées par la nécessité d'aider à refaire des familles chrétiennes en nous attaquant à l'éducation des femmes, c'est encore le souci aujourd'hui. Dieu sait si elles sont peut-être ce qu'il y a de plus abîmé dans le monde d'aujourd'hui, parce que l'évolution de la société s'est faite dans le sens de l'assimilation de la femme à l'homme, cela ne peut pas être au service de la femme. [ ] Il faut permettre aux filles d'évoluer le plus favorablement possible en tant que filles, comme femmes, en portant le souci de toutes les valeurs de vies, de protection de la vie, d'une éthique qui soit respectueuse de la personne. Cela me paraît des valeurs à confier plus spécifiquement aux femmes. <sup>11</sup> »*

Finally, I will say that Abbé Fouque, by his enlightened choice, in entrusting the Cours Saint Thomas d'Aquin to the Dominicans of the Holy Name of Jesus, has allowed the promotion through the history of his educational intuition, that one calls also charisma. It is humbly and respectfully, that the establishment tries to perpetuate what this saint has bequeathed to us.

Régis Bertrand

Il faut vous remercier pour cet exposé qui retrace l'historique d'une congrégation et aussi celui d'un établissement scolaire marseillais.

Bernadette Blachère

C'est dans cet établissement que j'ai fait mes études.

---

<sup>11</sup> Entretien avec Sœur Marie-Béatrix Cambier , propos recueillis le 16/10/2002



Jean-Marie Maestraggi

Au terme de ce colloque je voudrais marquer comme un point d'orgue et souligner la présence de ceux qui ont coopéré à son organisation :

Monsieur Louis Plaindoux et Madame Bernadette Blachère pour Les Amies du Foyer,

Madame Jeannine Segond et Monsieur Jacques Brunet pour l'Association Jean-Baptiste Fouque pour l'Aide à l'Enfance,

Sœur Marie-Béatrix et Monsieur Jean-Jacques Bruxelles pour le Cours Saint Thomas d'Aquin,

Monsieur Antoine Dubout, Monsieur Jean-Pierre Fabre et Monsieur Florent Rovello pour la Fondation et l'Hôpital Saint Joseph,

Monsieur Gilles Fabre et Monsieur Pierre Viallet pour la Maison de retraite La Salette Montval,

Madame Michèle Jannin pour la Résidence Marengo.

La Paroisse d'Auriol est représentée par l'orchestre liturgique qui a animé la messe,

Le curé de la Paroisse de la Sainte Trinité nous demande d'excuser son absence.

Je voudrais aussi remercier Monsieur Alain Gavoty, le Père Xavier Lespagnol, Madame Bernadette Blachère et Monsieur Jean-Jacques Bruxelles pour leurs interventions et enfin Monsieur Régis Bertrand qui a accepté avec beaucoup de gentillesse de présider ce colloque dont le niveau a bien correspondu à notre attente.

Après cette évocation des collaborations rassemblées par l'abbé Fouque qui nous a tournée vers le passé nous allons maintenant nous ouvrir à l'avenir avec l'intervention de Monsieur Antoine Dubout, président du conseil d'administration de la Fondation Hôpital Saint Joseph.



## Monsieur Antoine DUBOUT

Bonsoir,

Il est difficile de passer ainsi du XIX<sup>e</sup> siècle au XXI<sup>e</sup> siècle et je m'interrogeais un peu sur ce que je pouvais vous dire sur la Fondation aujourd'hui, cela pourrait être soit très long, mais l'heure passe, soit je vais essayer de vous communiquer les convictions que nous partageons au conseil d'administration sur l'actualisation, en tous les cas, dans le cadre de Saint-Joseph, dans le cadre du XXI<sup>e</sup> siècle du message de l'abbé Fouque. Nous savons que les modèles économiques n'ont plus rien à voir, les soins sont quasiment financés à 100% par la sécurité sociale alors qu'auparavant on dépendait des dons. Nous sommes dans un contexte totalement différent, et pourtant, je pense que le message est toujours présent. Le cardinal Panafieu l'a évoqué tout à l'heure pendant l'homélie, je crois que ce qui fait la spécificité de Saint-Joseph comme d'ailleurs de toutes les fondations ici présentes c'est que les traits de génie, les traits de la puissance de l'esprit l'abbé Fouque ont germé et se sont développés.

Quelles étaient les idées fulgurantes ? Je pense qu'il y en a deux dans le cadre de Saint-Joseph. Il y en a une qui a été évoquée tout à l'heure à laquelle je tiens, que l'on remettra probablement ici où là dans Saint-Joseph, qui était les premiers mots dits lorsqu'il a, je crois, posé la première pierre de Saint-Joseph « *omnia possibilitas sunt credenti* », c'est une phrase qui est issue de l'évangile, qui est donc bien « tout est possible à qui a la foi ». Je crois que c'est une des idées fulgurantes de l'abbé Fouque. Il le disait sous une autre forme : « pour pouvoir développer quelque chose, il ne faut pas que j'aie d'argent parce que lorsqu'il y a de l'argent, elle se développe par ailleurs, c'est quand il n'y a pas d'argent que je peux agir. »

La deuxième de ces idées que nous reprenons, qui est que « l'homme est au centre de notre action et au centre de nos préoccupations. »

Alors dans ce cadre, comment agit actuellement la Fondation,

- a) elle agit comme un acteur éthique, chrétien, catholique mais non confessionnel, l'abbé Fouque y tenait énormément.
- b) Elle agit comme un acteur social et citoyen, tous les jours nous sommes insérés dans la cité, nous sommes un des maillons de l'hospitalisation à Marseille. Nous agissons donc dans le monde de la santé
  - par l'hôpital, j'y reviendrai tout à l'heure,
  - par l'Institut de Formation en Soins Infirmiers Victoria Desjardins,
  - par la maison de convalescence Fernande Berger, une autre donatrice probablement dont je ne connais pas l'histoire, mais qui a donné un terrain pour une maison de soins à la Rose,
  - par un point santé que nous avons monté avec le secours catholique
  - et aussi par une activité de recherche médicale clinique.
- c) Enfin, elle intervient aussi comme acteur économique et financier.



- d) Je crois qu'il y a quelque chose de très fort qui a été évoqué, qui était aussi dans les idées fondatrices de l'abbé Fouque, c'est que nous intervenons pour soigner les blessures de l'âme, au delà des blessures du corps. Ceci, grâce au bénévolat. Il faut bien le dire : cette fondation est assise sur l'engagement personnel et bénévole de l'ensemble des membres du conseil d'administration, et ceci de génération en génération. Plusieurs des anciens présidents sont parmi nous aujourd'hui.

Les valeurs qui sont les nôtres, sont bien entendu les valeurs de l'humanisme chrétien, c'est ce qui fait le cœur de notre action, des valeurs de transparence, des valeurs de tolérance, des valeurs d'audace, l'abbé Fouque y tenait énormément, j'y reviendrai tout à l'heure, et des valeurs de rigueur et de compétence, c'est-à-dire que l'ensemble de ce bénévolat est d'autant plus efficace qu'il est rigoureux et compétent. Nous développons, l'accueil, la chaleur humaine, l'innovation et les différentes compétences.

Alors les domaines qui sont les nôtres sont, bien entendu d'abord il faut y revenir nous sommes comme l'abbé Fouque, nous avons besoin d'argent donc le premier domaine est un domaine de collecte et de gestion des ressources, c'est celui de la Fondation. Domaine de définition aussi, de projets, en particulier d'interventions en assistance sur des financements d'innovation technologique. Bien entendu je l'ai dit dans le domaine de la santé, l'Hôpital, Fernande Berger, le point santé, mais aussi des actions de prévention, des actions d'études épidémiologiques, de la recherche médicale clinique, des visites à l'hôpital, il ne faut pas l'oublier, et ce sont toutes les associations qui tournent autour, en particulier celle des Amis de Saint Joseph, qui est une association très efficace de visite à l'hôpital et de soutien des malades.

Aussi, dans notre domaine d'activité, c'est la formation, je le décrirai et vous donnerai quelques chiffres rapidement tout à l'heure et aussi d'autres actions d'aide humanitaire dans des pays en développement, d'aide, de formation et de parrainage. Enfin dernière chose, nous intervenons dans un domaine qui est un peu à la marge, la maladie n'est pas que la maladie physique, nous intervenons aussi dans les domaines socioculturels, en particulier dans l'assistance aux personnes âgées dépendantes et dans les aides psychologiques.

Alors quelques éléments quantitatifs :

Aujourd'hui notre Hôpital est donc le premier hôpital privé de France. Il comporte 800 lits, plus 56 lits. Nous espérons ouvrir un chantier pour développer la maison de convalescence Fernande Berger qui se trouve à la Rose.

Notre Hôpital représente en quelques chiffres, mais je ne vais pas vous noyer, 200.000 journées d'hospitalisation, 40.000 entrées directes, 36.000 passages aux urgences, 3.000 naissances chaque année, 1.600 salariés et 280 médecins libéraux qui travaillent dans l'hôpital.



A côté, nous avons l'IFSI Victoria Desjardins qui comporte un effectif de 374 élèves. A la fois trois promotions de 60 élèves infirmiers (ères), 50 aides soignants, 30 élèves auxiliaires puéricultrices et 114 élèves en classes préparatoires.

En ce qui concerne la maison Fernande Berger, c'est une maison de soins de suite pour les personnes relevant de la chirurgie. Elle est située dans un parc de 5 hectares qui est situé dans le quartier de la Rose et elle comporte 56 lits, 670 entrées annuelles et 18.000 journées de soins. Ceci représente un budget de 130 millions d'euros chaque année.

Dans tous les cas c'est aussi un engagement de l'ensemble de l'équipe de direction, qui est ici présente, qui perpétue, ainsi que tout le personnel soignant - puisque malheureusement nous n'avons plus de bonnes sœurs à l'hôpital - malgré tout, je l'espère et nous y sommes très attentifs, cette notion de don et d'attention à l'autre qui était celle de l'origine des congrégations qui étaient présentes.

En conclusion, Saint Joseph à plus de 80 ans d'existence, il fonctionne, et c'est un des thèmes que nous allons reprendre autour de Saint Joseph sur une idée simple qui était celle de l'abbé Fouque, qu'il ne disait pas dans ses mots, mais que nous allons reprendre qui est « l'audace de la charité. »

L'audace, c'était bien ce que faisait l'abbé Fouque, et la charité, c'était ce que tous les donateurs ont pu faire au fur et à mesure du temps pour permettre la concrétisation de cette audace. Merci et bonne soirée !



Jean-Marie Maestraggi

Nous remercions Monsieur Antoine Dubout de nous avoir informé des destinées à la fois de la Fondation, de l'Hôpital Saint Joseph, de l'IFSI et de la Maison Fernande Berger.

Avant de nous diriger vers le verre de l'amitié, permettez-moi de souligner la présence parmi nous

De Monsieur le Cardinal Bernard Panafieu, Archevêque de Marseille,

Du Père Bernard Ardura,

De Monsieur Claude Valette,

De Monsieur Jean-Yves Perrier, représentant Monsieur Guy Tessier,

De Monsieur Mustapha Ben Ammar, Aumônier musulman de l'Assistance Publique.

Permettez-moi aussi de remercier très chaleureusement Monsieur Antoine Dubout qui a mis à notre disposition les locaux de l'Hôpital, tous les services de cet Hôpital, en particulier le service Communication, le service Restauration, l'Equipe d'Aumônerie, les Personnels Administratif, Technique et Soignant pour leur contribution à la réussite de ce Colloque sur les « Collaborations sollicitées par l'abbé Fouque ».

Tout le monde nous a beaucoup aidé, merci à tous et à l'année prochaine.



## ANNEXE 1

La gratitude de Madame Bernadette Blachère va à :

- M. Philippe de la Paillonne, directeur général de l'Association Jean-Baptiste Fouque pour l'Aide à l'Enfance
- M. Georges Bergoin, secrétaire perpétuel de l'Académie de Marseille,
- Maître Jean Doucède, président de l'association du « domaine Montval »,
- M. Bruno Fabre, président d'honneur de la « Fondation Hôpital Saint-Joseph »,
- M. Gilles Fabre, directeur de la Salette-Montval,
- M. et Mme Louis-Frédéric Fournier,
- M. Gilbert Giger, paroisse de la Sainte Trinité,
- M. Jacques Lalain, directeur du centre de convalescence Fernande Berger,
- M. Georges Reynaud,
- Mme Eliane Richard, membre de l'Académie de Marseille,
- Soeur Saint Vincent, religieuse Dominicaine de la Présentation de Tours,
- Mme Francine Valette,
- M. Pierre Viallet, président de l'association « La Salette-Montval »,
- aux Archives départementales des Bouches-du-Rhône (Marseille).



## ANNEXE 2: Notes du document Blachère.

- (1) - exemple : un architecte propose à l'abbé Fouque un terrain dans le secteur Michelet-Barral. L'après-midi même, au hasard de la conversation, une dame l'entretient de son souhait d'acheter une propriété dans ce quartier. Il l'adresse à l'architecte, comprenant que cette affaire n'est pas pour lui. Lettre à Marie Meffre du 24 octobre 1911. Arch. Sts Anges. Carton 1.
- (2) - Edouard Rastoin. Discours du cinquantenaire de l'hôpital Saint-Joseph. 30 mars 1971. A.D.M. delta 3998.
- (3) - in abbé Marius Ganay. L'abbé Fouque; Aubanel, p.111-112.
- (4) - Abbé Marius Ganay. L'abbé Fouque. Aubanel.p.149.
- (5) - lettre du préfet des B.d.R. Arch. Sts Anges.
- (6) - de nombreux écrits de l'abbé Fouque témoignent de son désir du rachat des âmes : c'est la communion des saints. Arch. Sts Anges.
- (7) - cité par Jean-Baptiste Fouque dans sa lettre à la supérieure des Filles de la Charité, du 16 juin 1898. In Henry Bordeaux : « L'abbé Fouque », p.157. Flammarion 1930.
- (8) - lettre de Pierre Billon, demeurant à Marseille, 13 rue de la Liberté, conseiller de l'abbé Fouque, aux détracteurs de la fondation de l'hôpital. Arch. Sts Anges.
- (9) - Gilbert Giger, église de la Palud (La Sainte Trinité). Entretien. Notes manuscrites.
- (10) - Abbé Ganay. Notes manuscrites. Arch. Sts Anges, carton 5.
- (11) - idem
- (12) - lettres de l'abbé Fouque à Elise. Arch. Sts Anges, carton 1 et abbé Ganay. Notes manuscrites. Arch. Sts Anges, carton 5. « *Tu as beaucoup reçu, tu dois donner beaucoup* ».
- (13) - Mme Bonifay. Abbé Aillaud, aumônier de Saint-Tronc. « Notes sur M.l'abbé Fouque ».Octobre 1928. Arch. Sts Anges. Carton 5.
- (14) - in « Notes intimes ». Arch. Sts Anges. Carton 5.
- (15) - idem
- (16) - lettre de Jean-Baptiste Fouque à Marie Meffre.28 avril 1912. Arch. Sts Anges. carton 2.
- (17) - Entretien avec le responsable de la Maison Dromel. Notes manuscrites. Sur Monsieur et Mademoiselle Dromel, cf. abbé Ganay. Notes manuscrites. op. cit.
- (18) - Arch. Sts Anges. Carton 7, II.
- (19) - idem. Carton 6. tome II.
- (20) - Abbé Ganay. Notes manuscrites. Arch. Sts Anges. Carton 5.
- (21) - idem
- (22) - Entretien avec M. Georges Reynaud. Notes manuscrites.
- (23) - Lettre de Jean-Baptiste Fouque à Marguerite Prat.15 juin 1925.Arch.Sts Anges. Carton 1, B5.
- (24) - Abbé Ganay. Notes manuscrites. op. cit.
- (25) - Casimir-André Grimaud, ordonné prêtre en 1863, fondateur de l'institut Grimaud-Meissonnier pour l'éducation des enfants anormaux. Arch. Sts Anges, carton 4 bis. Son traité sur les effets de la consanguinité y figure aussi.
- (26) - in Henry Bordeaux, op. cit. p.194 et 195.
- (27) - idem.
- (28) - lettre de Jean-Baptiste Fouque à Marguerite Prat. 10 mars 1923. Arch. Sts Anges.Carton 1. B5.
- (29) - lettre de Jean-Baptiste Fouque à Marguerite Prat. 14 juillet 1924. Mêmes réf.
- (30) - lettre de Jean-Baptiste Fouque à Marguerite Prat. 16 juin 1925 ; mêmes réf.
- (31) - Henry Bordeaux, op.cit., p.205.
- (32) - Historique de la Salette-Montval. Communication de M.Pierre Vallet et de Me. Jean Douce. Entretien avec Me Jean Douce, notes manuscrites.
- (33) - in Notes intimes, op. cit. carton 5.
- (34) - Renée Dray-Bensoussan et coll. (sous la direction de). Marseillaises, 26 siècles d'Histoire. Edisud. 1999. AC.M



- Roland Caty et Eliane Richard. « Notables au XIX<sup>e</sup> siècle ». Revue Marseille, n°159, mai 1991, p.22 à 30. A.D.M.
- Roland Caty et Eliane Richard. «Négoce maritime à Marseille au XIX<sup>e</sup>. Exemples d'adaptation et de spécialisation». Prov. Hist. n° 170, p.591 et suiv.
- (35) - Georges Reynaud. Article sur la bastide du cours Saint Thomas d'Aquin in Revue « Marseille », 1993, n°167, p.74, 75. A.D.M.
- (36) - in « Dictionnaire des Marseillaises ». Article d'Eliane Richard. A.D.M.
- (37) - Entretien avec M. Bruno Fabre. Notes manuscrites.
- (38) - Fiches abbé Ganay. Arch. Sts Anges. Carton 5.
- (39) - Arch. Les Amies du Foyer et arch. Sts Anges. Fiche orange 388, carton 1.
- (40) - Lettre de Jean-Baptiste Fouque. Arch. Les Amies du Foyer.
- (41) - idem.
- (42) - Entretien avec M. Louis-Frédéric Fournier. Notes manuscrites.
- (43) - Arch. Les Amies du Foyer.
- (44) - Arch. Les Amies du Foyer. et Sts Anges, carton 6, tome II.
- (45),- Allocution d'Edouard Sts Anges pour le cinquantenaire de l'hôpital Saint-Joseph, op. cit. Pour les Sacramentaires, cf. Régis Bertrand: « Des marseillaises dans les couvents féminins ».Revue Marseille.1993. n°166-168.
- (46) - Notes abbé Aillaud. Arch. Sts Anges. Carton 6, tome II.
- (47) - Lettre de Jean-Baptiste Fouque à Marie Meffre. 20 août 1912. Arch. Sts Anges. Carton 2.
- (48) - Archives Les Amies du Foyer.
- (49) - idem. Le restaurant féminin sera transféré à la rue Montand pour laisser tout l'espace disponible à la Protection.
- (50) - Abbé Ganay. Notes manuscrites, op. cit.
- (51) - in abbé Ganay, op.cit.
- (52) - Lettre de Jean-Baptiste Fouque à Marie Meffre. 18 août 1912. Arch. Sts Anges. Carton 2.
- (53) - Henry Bordeaux, op. cit. Fin du volume : le dispensaire Nicolas Reggio.
- (54) - in Notes intimes, op. cit. Arch. Sts Anges, carton 5.
- (55) - in Henry Bordeaux, op. cit., p.142
- (56) - in Henry Bordeaux, op. cit. et « Abrégé de la vie de l'abbé Fouque », Arch. Sts Anges. Carton 5.
- (57) - Abbé Ganay. Notes manuscrites, op. cit. Arch. Sts Anges. Carton 5
- (58) en 1908 notamment. cf. Arch. Les Amies du Foyer et abbé Ganay: Notes manuscrites, op. cit.
- (59) - Tante maternelle et marraine du petit Jacques, Léonide Masse était partie à Lunéville pour le soigner. Rentrée à Marseille désespérée, elle prit contact avec l'abbé Fouque et s'attacha à l'oeuvre des Saints Anges; elle mourut avant la fin de la construction de l'aile qu'elle avait souhaitée et financée. Notes intimes, arch. Sts Anges, op. cit.
- (60) - administrateur des Saints Anges, M. d'Yauville mourut en 1911. Notes intimes, op. cit.
- (61) - Rapport moral du 29 mars 1927. « Il n'est plus là pour pourvoir à tout », dit le président, M. Girard.» Aussi (a-t-on pensé) que la meilleure solution était d'organiser notre comité de dames, de leur donner toute l'extension possible en élargissant nos rangs et devenir une force plus agissante (sic). (...)L'avenir financier de l'oeuvre est assuré par de bonnes familles amies de l'oeuvre. (...) Madame la comtesse d'Yauville va vous parler ... ». Arch. Sts Anges. In Notes intimes, carton 5.
- (62) - in abbé Ganay, op. cit.
- (63) - Déjeuner du cinquantenaire de la maison des Saints Anges. Allocution de M.le curé de Sainte-Anne, Arch. Sts Anges, carton 7, I.
- (64) - Entretien avec Me Doucède.
- (65) - in abbé Ganay, op. cit.
- (67) - in Henry Bordeaux, op.cit.p.159.
- (68) - Lettre de Jean-Baptiste Fouque à la supérieure des Filles de la Charité, op. cit.
- (69) - in Henry Bordeaux, op. cit.



- (70) - Historique de la Salette-Montval, op. cit. Communication de M. Pierre Viallet, entretiens avec Me Doucède et avec M. Gilles Fabre. Notes manuscrites.
- (71) – idem.
- (72) - Archives Les Amies du Foyer.
- (73) – idem.
- (74) - Entretien avec soeur Saint Vincent, religieuse de la Présentation de Tours. Notes manuscrites.
- (75) - Henry Bordeaux, op. cit. p.128.
- (76) - in abbé Ganay, op. cit.
- (77) - in Henry Bordeaux, op. cit.
- (78) - Lettre de Jean-Baptiste Fouque à Marie Meffre. 28 janvier 1913. Arch. Sts Anges, carton 2.
- (79) – idem.
- (80) - ibidem. Lettre du 7 juin 1911.
- (81) - in abbé Ganay. Notes manuscrites op. cit.
- (82) - Entretien avec soeur Saint Vincent, op. cit.
- (83) - in Henry Bordeaux, op. cit., p.205
- (84) – idem.
- (85) – ibidem.
- (86) - « art.1, alinéa 3 : « Les moyens d'action de l'association consistent principalement dans les secours et les soins dispensés par la Compagnie des Filles de la Charité de Saint Vincent de Paul, chargées de la direction et de l'administration de la maison de retraite de la Salette, en plein accord avec les membres du conseil d'administration, aux pensionnaires et à tous ceux qui ont besoin d'aide et d'assistance dans le quartier de Mazargues et plus particulièrement dans le secteur de la maison de retraite au chemin Joseph Aiguier et au chemin de la colline Saint Joseph ». Communication de M. Pierre Viallet.
- (87) - Entretien avec M. Jacques Lalain. Notes manuscrites.
- (88) - Arch. Sts Anges. Carton 7. I.
- (89) - Pierre Viallet. In généalogie de l'abbé Fouque. Arch. Sts Anges.
- (90) - cité par Pierre Viallet, op. cit.
- (91) - Soeur Marie-Emmanuel Rémuzat. Arch. Sts Anges.
- (92) - Arch. Sts Anges. Carton 7, III.
- (93) - Entretien avec soeur Saint Vincent, op. cit.

#### Terminologie adoptée :

A.D.M. = Archives départementales des Bouches-du-Rhône Marseille.

Arch. Sts Anges = Archives de l'Oeuvre Jean-Baptiste Fouque pour l'aide à l'Enfance.  
(Maison des Saints Anges, à Sainte-Anne)

Ac.M. = Académie de Marseille.



### **ANNEXE 3 : Bibliographie de Madame Bernadette Blachère.**

- Abbé AILLAUD. Notes sur l'abbé Fouque. Notes manuscrites (Arch. Sts Anges).
- Régis BERTRAND. Des marseillaises dans les couvents féminins. Revue Marseille.1993. n°166-168.
- Henry BORDEAUX. « L'abbé Fouque ». Ed.Flammarion. 1930.
- B. BOUISSON. L'anticléricalisme à Marseille après 1919. in séminaire de troisième cycle de M. Guiral (1970-1971). A.D.M.
  
- Roland CATY et Eliane RICHARD. Négoce maritime à Marseille au XIX<sup>e</sup>siècle. Exemples d'adaptation et de spécialisation, Prov. Hist. n°170.
- Roland CATY et Eliane RICHARD. Histoire du Commerce et de l'Industrie de Marseille. XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. C.C.I.M. 1986
- Roland CATY et Eliane RICHARD. Notables au XIX<sup>e</sup> siècle.Revue Marseille.N°159. Mai 1991.
- Renée DRAY-BENSOUSSAN, Hélène ECHINARD, Régine GOUTALIER, Catherine MORAND-FOUQUET, Eliane RICHARD, Hugnette VIDALOU-LATREILLE. (sous la direction de) Marseillaises, vingt-six siècles d'histoire. Edisud.1999
  
- Jean-Baptiste FOUQUE. Correspondance (Arch. Sts Anges)
- Abbé Marius GANAY. Fiches manuscrites. (Arch. Sts Anges).
- Abbé Marius GANAY. Notes manuscrites. (Arch. Sts Anges)
- Abbé Marius GANAY. « L'abbé Fouque ». Ed.Aubanel.
  
- Pierre GUIRAL et Félix REYNAUD -(sous la direction de). Les marseillais dans l'Histoire. Privat. 1988.
- Yvonne KNIBIHLER, Catherine MORAND-FOUQUET, Régine GOUTALIER, Eliane RICHARD. (sous la direction de). Marseillaises, les femmes et la ville. Côté femmes éditions. 1993.
  
- Edouard RASTOIN. Allocution pour le cinquantième de l'hôpital Saint-Joseph.
- Georges REYNAUD. Article sur la bastide du cours Saint Thomas d'Aquin (bastide Puget). Revue Marseille.N°167. 1993.
- Pierre VIALLET. Jean-Baptiste Fouque, prêtre du diocèse de Marseille. Notice et généalogie. Documents rédigés dans le cadre de la procédure de béatification de Jean-Baptiste Fouque engagée par Mgr Bernard Panafieu, archevêque de Marseille. (Arch. Sts Anges).